

The background of the cover is a painting of a military tank in a war-torn city street. The tank is viewed from the driver's perspective, looking out through the front window. The street is muddy and shows signs of destruction, with debris and smoke in the air. The painting style is expressive and somewhat somber.

choisir

revue culturelle
n° 654 – juin 2014

Mémoires de guerre et pardon

Religions
Catholiques à Tel Aviv

Histoire
Une papauté chahutée



*Ceux qui pardonnent
sont les guérisseurs de l'humanité.*

*Plutôt que de ressasser l'offense du dommage,
plutôt que de rêver de revanche ou de vengeance,
ils arrêtent le mal d'eux-mêmes...*

*Pardonner, c'est l'acte le plus puissant
qu'il soit donné aux hommes d'accomplir.
L'événement qui aurait pu faire grandir
la brutalité dans le monde
sert à la croissance de l'amour.*

*Les êtres blessés qui pardonnent
transforment leur propre blessure.
Ils guérissent - là où ils sont - la plaie
qui défigure l'humanité depuis ses origines :
la violence.*

*L'homme qui pardonne ressemble à Jésus.
L'homme qui pardonne rend Dieu présent.*

Gérard Bessière
in « Dieu si proche »



choisir

n° 654- juin 2014

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet :

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : C. Leblanc/GODONG - Russian
Museum (St-Petersburg), Yuri Pimenov, *Front-
line road* (1944)

p. 7 : Shogakukan
p. 10 : Lassalle-Haus
p. 16 : J. Berset
p. 20 : A. Spiegelman
p. 21 : J. Tardi - Casterman
p. 24 : Musée d'art et d'histoire (Genève)
p. 27 : M. u. D. Thalmann, Herzogenbuseh
p. 29 : Ph. Muyl
p. 32 : A. Rebetez

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Réconcilier les mémoires <i>par Lucienne Bittar</i>	
Spiritualité	8
Danser avec Jésus <i>par Etienne Perrot</i>	
Religions	9
Zen et christianisme. Des bases pour un dialogue <i>par Luc Ruedin</i>	
Religions	13
Catholiques à Tel Aviv <i>par Maurice Page</i>	
Société	15
El Salvador. Une Eglise polarisée <i>par Jacques Berset</i>	
Société	19
Dessine-moi la guerre <i>par Amanda Garcia</i>	
Histoire	23
Une papauté chahutée. Les escales de la barque de saint Pierre <i>par Jean-Blaise Fellay</i>	
Expositions	27
Bruno Stefanini, poids lourd du collectionnisme <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Cinéma	29
Monde pour petits, tout petit monde <i>par Patrick Bittar</i>	
Théâtre	31
Le Savoir, une île lointaine <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	33
Nous sommes seuls. Une interview de Christian Bernard <i>par Sylvain Thévoz</i>	
Livres ouverts	36
Histoire d'un schisme <i>par Joseph Hug</i>	
Chronique	44
Amadeus <i>par Matthieu Mégevand</i>	

Réconcilier les mémoires

Les commémorations de l'été se chargent de nous le rappeler : il y a cent ans, la Première Guerre mondiale débutait en Europe, ravageant l'Ancien-Monde et ses colonies. Vingt-cinq ans plus tard, tout recommençait... Car, qu'elles soient coloniales, territoriales, idéologiques, économiques ou religieuses, les guerres laissent de profondes cicatrices, prêtes à se rouvrir à la moindre tension. La mémoire de nos pères, souvent mystérieuse et peu exprimée, marque nos vies comme le montre Amanda Garcia dans Dessine-moi la guerre.¹ Les enfants de la Shoah rêvaient de miel et de manne lorsqu'ils se sont installés en Palestine, mais leurs cauchemars habités des terreurs et des noirceurs vécues ont pris le dessus : les victimes d'hier persécutent les Palestiniens d'aujourd'hui. Au Salvador, vingt ans après les accords de paix, le langage de la guerre froide est toujours en service, découvre-t-on dans le reportage de Jacques Berset.² La haine et la peur s'accrochent aux générations et se reproduisent comme du chiendent. Cachemire, Liban, Rwanda, Irak, ex-Yougoslavie, Colombie, Algérie, Syrie, Ukraine... la litanie des peuples en guerre depuis 1945 est sans fin.

Le mal est inventif et prend des formes toujours nouvelles, comme ces centaines d'Européens qui se rendent en Syrie pour le djihad. Qu'il est dur de croire en l'homme ! « Il faut beaucoup aimer les Hommes. Beaucoup, beaucoup. Beaucoup les aimer pour les aimer », écrivait Marguerite Duras.³ Il y a un an, je rencontrais une Suisseuse de retour de Terre Sainte. Elle avait participé à une rencontre entre Palestiniens et Israéliens, tous victimes du conflit israélo-palestinien et cherchant à œuvrer pour la paix. Elle expliquait combien elle était admirative devant leur volonté de dialoguer, de pardonner même, alors qu'elle-même, qui n'avait rien subi personnellement, avait tant de peine à apaiser son indignation devant les injustices dépeintes. La réconciliation demande des forces inouïes. Ce mois traversé par le souffle de la Pentecôte est un moment idéal pour y travailler.⁴

Il y a deux millénaires, un certain Saul, juif né à Tarse, persécuteur des chrétiens, tombait trois jours durant dans une nuit profonde avant de s'ouvrir à la lumière (Ac 9,1-20). Cette conversion exceptionnelle d'un cœur endurci ne se produira pas sur la foule des combattants de par le monde, même si nous l'appelons de tous nos vœux. L'apaisement des esprits, à commencer par le nôtre, est un long et fastidieux travail, auquel nous sommes tous conviés. Notamment par la prière qui s'élève du cœur. C'est un moyen d'action efficace, privilégié par toutes les spiritualités fortes de cette évidence : la Terre est ronde, et nous avons tous le même centre. Ainsi, si nos colères nous détruisent de l'intérieur et abîment nos relations, nos gestes d'amour et de paix emplissent de joie et relèvent les autres. Ils marquent nos mémoires et celles de nos descendances tout aussi sûrement que les traumatismes encourus.

Cette réalité, le Service jésuite des réfugiés (JRS) l'a intégrée dans son travail. Active dans de nombreux pays en conflit, cette ONG développe des activités éducatives visant à améliorer la réconciliation et la vie commune. Un chemin qui passe par la recherche de la vérité et la réparation des torts, avant de s'ouvrir sur un possible pardon : « La réconciliation signifie laisser la vengeance et les préjugés derrière soi, mettre de côté la rancœur et ouvrir nos cœurs à de nouvelles possibilités. »¹ En Syrie, le Père Ziad se fait l'apôtre de cette philosophie. « La seule solution est la négociation, pas la victoire par les armes. Il n'y a pas d'autre chemin que la réconciliation », répète-t-il depuis le début du conflit. Pourtant il a lui-même assisté à des horreurs et vécu bien des peines, comme l'assassinat de son compagnon jésuite, le Père van der Lugt, en avril passé. Pour garder l'espérance, le Père Ziad continue à vouloir regarder le Beau et le Bien autour de lui, tel ce moment de grâce où un soldat de l'armée gouvernementale a donné à manger à un rebelle lors de l'évacuation de Homs.

Lucienne Bittar



- 1 • Cf. les pp. 19-22 de ce numéro.
- 2 • Cf. les pp. 15-18 de ce numéro.
- 3 • « La vie matérielle », Paris, P.O.L. 1987, 180 p.
- 4 • Depuis 33 ans, chaque 13 mai, l'Église commémore le pardon accordé par Jean Paul II à l'homme qui avait tenté de le tuer. Selon Mgr Oder, postulateur de la cause de béatification du pape, le pardon était pour Jean Paul II un puissant ressort de l'histoire des Nations, « parce qu'il avait une vision chrétienne - théologique - de l'histoire, où tout ne peut pas être réduit à un simple jeu économique ou politique, où les éléments d'humanité - la compassion, la compréhension, le repentir, le pardon, l'accueil, la solidarité, l'amour - deviennent des éléments fondamentaux pour faire une vraie politique de Dieu. » (*Zenit*, 18.05.14)
- 5 • Voir « Je demande pardon à mon fils », in *Servir*, n° 57, mars 2014, JRS, pp. 12-14.

 ■ Info

Un éthicien suisse à l'UNESCO

François-Xavier Putallaz, maître d'enseignement et de recherches à l'Université de Fribourg, a été nommé pour quatre ans membre du Comité international de bioéthique de l'UNESCO. Cet organisme occupe une place stratégique dans la promotion d'une gouvernance mondiale pour l'éthique des sciences et de la technologie. Ses deux grands axes de travail portent actuellement sur le partage des bienfaits des progrès dans les sciences de la vie et sur les enjeux du décryptage du génome humain.

François-Xavier Putallaz est également membre de la Commission nationale d'éthique dans le domaine de la médecine humaine (CNE) et de la Commission de bioéthique de la Conférence des évêques suisses (CES). (apic/réd.)

 ■ Info

Cathédrale de Cordoue

Après plusieurs semaines d'enquête, l'Etat espagnol a estimé, le 13 mai, que la cathédrale de Cordoue, en Andalousie, appartenait bien à l'Eglise catholique et ne relevait pas de son administration.

La question remonte à 2006, moment où le diocèse de Cordoue, conformément à la loi de 1998, avait inscrit ses propriétés dans le registre étatique. Des pétitions avaient alors circulé pour demander à l'Etat de vérifier cet acte de propriété. La cathédrale, bâtiment emblématique de l'art islamique en Andalousie, inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, était même deve-

nue pour le quotidien *El Pais* le symbole de la lutte des citoyens contre les « privilèges » accordés à l'Eglise.

La communauté musulmane espagnole demande, pour sa part, que l'ancienne mosquée devienne un lieu de culte interreligieux. (apic/réd.)

 ■ Info

Paix en Colombie

Les négociations de paix entre les représentants du gouvernement colombien et ceux des FARC (Forces armées révolutionnaires de Colombie) se poursuivent. Les parties ont signé le 16 mai passé un accord dans lequel les FARC s'engagent à se dissocier du trafic de drogue. Demeure ouverte la négociation visant à définir les procédures du désarmement des FARC et le mécanisme de contre-signature d'un éventuel accord de paix définitif.

Ces négociations cependant pourraient connaître un revers important si Oscar Zuluagen est élu président le 15 juin. Le candidat de la droite, en effet, s'y oppose fermement.

Le conflit armé en Colombie dure depuis 50 ans, a provoqué des centaines de milliers de morts et environ 50 millions d'évacués. Parallèlement à ces négociations pour la paix, se poursuit le projet de Réconciliation Colombie promu par l'ONU. Le processus est engagé sur plusieurs générations car il exige un travail en profondeur. Il vise, en effet, la restauration de la confiance entre les personnes et les communautés, et la reconstruction du tissu social. Le Service jésuite des réfugiés ainsi qu'une trentaine d'autres organismes participent à ce projet. (fides/JRS/réd.)

 ■ Info

Violence en Argentine

Les tensions entre l'Eglise et le gouvernement ont augmenté en Argentine suite à la publication du document *Bienheureux les artisans de paix*, publié le 10 mai au terme de l'Assemblée plénière des évêques du pays. L'Eglise y dénonce la violence et le manque de sécurité dans le pays, examinant les causes de la violence, dont la corruption, les mensonges, les retards dans l'administration de la justice et les problèmes des prisons.

L'évêque de Lomas de Zamora, Mgr Jorge Rubén sj, a rejeté les critiques exprimées par des membres du gouvernement à ce propos et a réaffirmé que ceux qui nient que la société argentine est malade de violence ne veulent pas voir la réalité en face. « Je ne sais pas si beaucoup de ceux qui nous critiquent ont déjà marché dans les quartiers comme nous le faisons. J'ai entendu à la radio que les évêques sont comme les princes de l'Eglise. J'invite ce journaliste, s'il le désire, à se mettre une paire de chaussures adaptée pour la boue et à m'accompagner quand je marche dans le diocèse. Nombreux sont ceux qui parlent sans savoir. »
(fides/réd.)

 ■ Info

Pèlerinage militaire

Quelques 12 000 militaires des quatre coins du monde se sont réunis à Lourdes du 16 mai au 18 mai, pour le 56^e pèlerinage militaire international organisé par le Diocèse aux armées français. Ce rassemblement était placé sous le thème *Serviteur du Christ, serviteur de la paix* et se voulait un écho à

la commémoration du centenaire du déclenchement de la Grande Guerre. La construction de la paix entre les nations est l'enjeu majeur de ce pèlerinage, depuis sa création en 1958.
(apic/réd.)

 ■ Info

Israël, « diviser pour régner »

De plus en plus de responsables politiques israéliens insistent sur le fait que les Palestiniens chrétiens ne sont pas des Arabes et ne font pas partie du peuple palestinien. Cette idée accompagne la campagne menée pour que les Palestiniens chrétiens fassent leur service militaire. Elle fait l'objet d'un projet de loi proposé à la Knesset par le député du Likoud Yariv Levin.

Le Conseil des Ordinaires catholiques de Terre Sainte a réagi, fin mars, dans un document préparé par sa Commission Justice et Paix. Il y déclare que ce n'est ni le droit ni le devoir des autorités civiles israéliennes de leur dire qui ils sont. « Les habitants de cette terre - juifs, chrétiens, musulmans et druzes - ont vécu ici depuis des siècles sous différents gouvernements. Ensemble, chrétiens, musulmans et druzes (ainsi que certains juifs qui ont toujours vécu dans le pays) insistent sur le fait que leur identité commune et partagée, développée au fil des siècles, est palestinienne », écrivent les responsables religieux.

Le quotidien israélien *Haaretz* relevait pour sa part, le 26 janvier 2014, que la nouvelle loi proposée par Levin « menace d'éroder encore davantage le concept de citoyenneté en Israël » et « relègue Israël dans les rangs des pays les plus sombres ». Une telle dis-

inction entre les “bons Arabes” - les chrétiens - et les “mauvais Arabes” - les musulmans - aurait pour but de provoquer des conflits entre les minorités dans une logique de « diviser pour régner ». (*apic/réd.*)

■ Info

Guerre et famine au Sud-Soudan

Le Soudan du Sud, qui est en proie depuis cinq mois à un conflit interne meurtrier, risque de se heurter en sus à la famine la plus grave connue depuis trente ans par le continent africain. Sept millions de personnes sont menacées. La période des semailles, qui s'étend d'avril à mai, a en effet été fortement malmenée par la guerre. Nombre d'agriculteurs ont fui leurs terres, laissant passer les périodes de plantation.

Le choléra et la saison des pluies viennent compliquer la situation. Les rares routes et les aéroports sont impraticables pour acheminer l'aide humanitaire. Les Nations unies ont chiffré les besoins à 1,8 milliard de dollars. (*apic/réd.*)

■ Info

Les coptes se politisent

Pour qui les chrétiens d'Égypte (11 millions) ont-ils voté lors des élections présidentielles de mai ? Tout dépend de l'âge des électeurs, serait-on tenté de dire. Le gouvernorat de Minya, au sud du pays, est le plus grand gouvernorat à majorité chrétienne et aussi celui qui a subi le plus d'attaque de musulmans. « Suite à la prise du pouvoir par l'armée et au retrait forcé de Mohamed Morsi, les Frères musul-

mans se sont retournés contre le pays, attaquant l'été passé des postes de police et des bureaux, mais aussi des églises et des écoles chrétiennes, élevant à 180 le nombre d'églises endommagées », raconte l'archevêque copte catholique de Minya, Mgr Boutros. Les Frères musulmans avaient en fait accusé la communauté chrétienne d'être complice de l'armée au moment de la prise de pouvoir de celle-ci.

« Avant 2011, les coptes étaient exclus de la politique », explique pour sa part le Père Temesouis, prêtre copte orthodoxe de Minya. « Ils se sentaient comme ghettoïsés. » Depuis la révolte de 2011, beaucoup d'entre eux sont sortis dans les rues aux côtés des musulmans, se revendiquant citoyens à part entière. Les leaders religieux chrétiens sont aussi plus présents dans la politique du pays et leurs déclarations officielles pèsent différemment.

Le « pape » orthodoxe Tawadros II, qui avait publiquement pris position en faveur du retrait de Morsi, s'est fait par contre plus discret lors de la dernière campagne présidentielle, déclarant que son Église ne favorise ni l'ex-général al-Sissi ni Hamdeen Sabbahi, du Courant populaire égyptien (gauche), les deux candidats étant pour elle valables. Une question de prudence, au vu de l'archevêque Boutros, pour qui « tous les candidats autres que Morsi sont une option digne pour l'Égypte ». Interrogé début mai sur les pronostiques électoraux, le Père Temesouis a toutefois souligné que « les plus vieux voteront sûrement pour al-Sissi, le candidat associé à l'armée, exactement de la même façon qu'ils avaient voté en 2012 pour l'ex-militaire Ahmed Shafiq. Chez les plus jeunes, par contre, on se dit plus facilement en faveur de Hamdeen Sabbahi. »

(*Zeernews*)

■ Info

Soins des seniors

La Conférence « femmes » de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse (FEPS) s'est penchée le 24 mars passé sur la question des soins à domicile des seniors et des proches qui s'en occupent.

Les personnes qui prennent soin d'un parent âgé doivent souvent être disponibles 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 et 12 mois par an, a expliqué Pasqualina Perrig-Chiello, professeure en psychologie à l'Université de Berne. Dans la majorité des cas, ce sont des femmes, a ajouté Regine Munz, de l'Université de Bâle et aumônière en psychiatrie. Ces soignants bénévoles n'ont que rarement quelqu'un qui puisse prendre le relais en cas de besoin, aussi courent-ils un fort risque de surmenage, physique et psychique, voire une dépression. D'autant plus s'ils appartiennent à la génération « sandwich » (les 40 à 60 ans) et s'occupent donc à la fois de leurs parents et de leurs enfants. Le problème n'ira pas en diminuant étant donné l'espérance de vie et la volonté de rester chez soi le plus longtemps possible, estiment les intervenantes.

Face au surmenage des proches soignants, de plus en plus de familles suisses ont recours à une aide à domicile privée. Il s'agit très souvent de femmes originaires des pays d'Europe de l'Est, qui acceptent de travailler à des conditions bien en-dessous de la moyenne suisse, voire abusives.

Pour les participantes à la Conférence, les Eglises devraient réfléchir encore plus à ces situations. Concrètement, les groupes de bénévoles qui prennent pour quelques heures le relais d'un proche soignant pourraient être multipliés dans les paroisses. (apic/réd.)

■ Info

BD subversive ?

Le magazine *Big Comic Spirits*, hebdomadaire de mangas de la maison d'édition japonaise Shōgakukan, a publié en mai deux épisodes controversés d'*Oishinbo*, une bande dessinée en forme de feuilleton sur la gastronomie. Dans la série intitulée *La vérité sur Fukushima*, l'un des personnages affirme que certains habitants locaux saignent du nez de façon inexplicable, a indiqué le journal *La Croix* (20.05.14). Le scénariste Tetsu Kariya a accusé « la compagnie Tepco et le gouvernement de traiter la situation de façon irresponsable » et a demandé à ce que l'on aide les habitants à quitter cette province devenue inhabitable.

Le gouvernement a aussitôt réagi : « Il n'a été confirmé aucun cas d'atteinte directe à la santé à cause des substances radioactives », a martelé le Premier ministre japonais. Dix pages de droit de réponse ont été accordées aux détracteurs d'*Oishinbo* (scientifiques, médecins, figures politiques locales). Selon le *Japan Times*, la maison Shōgakukan aurait même décidé de suspendre *sine die* la publication des prochains épisodes. (réd.)



Danser avec Jésus

« Personne avec moi n'a voulu danser », dit le Jésus des évangiles. Il ne suffit pas en effet qu'il m'invite pour que je valse avec lui. Il faudrait encore qu'il danse avec grâce. Avec grâce, c'est-à-dire sans lourdeur; tel le danseur qui retombe en douceur; sans ces gestes brutaux qui font violence au partenaire.

Dans mon panthéon enfantin, il en était loin. J'abominais ces décrets divins tonitruants, ces « lois de Dieu et de l'Eglise », cette morale inadaptée, tombée d'on ne sait où, et qui frappe sans prévenir à la manière terroriste, comme agissent les sectaires, politiques ou religieux qui cherchent à détruire ce qu'ils ne comprennent pas.

Avançant en âge, j'ai peu à peu abandonné cette vision terrible. Comme l'intendant infidèle de l'Evangile, je me suis approché du mystère d'un Dieu caché dans le visage des frères. J'ai finalement acquis la conviction qu'il est dangereux d'être parfait si l'on veut entrer dans la danse de l'amour. Une incohérence qui fonctionne et un désordre qui agit, ainsi va ma vie. Une vie risquée, qui a quelque chose de gratuit, action de grâce, en quelque sorte. Si je maîtrisais le présent et l'avenir; je serais certes en lien avec le cosmos tout entier; je dominerais tout par la pensée, mais je serais lié, immobile comme la mort, sans jeu possible, dans une mécanique infaillible, pétrifié dans le grand livre du destin où tout est déjà écrit.

Le Jésus qui m'invite à danser n'a manifestement pas déjà tout écrit. Comme un bon chorégraphe, il cherche à m'entraîner en laissant jouer mes initiatives. Finalement « tu m'as séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire », comme dit le prophète.

Le Seigneur serait-il séducteur ? Non, il est séduisant... Ce qui implique réciprocité. Il n'éblouit pas comme un soleil d'été, mais éclaire d'une douce lumière ce qui l'attire en moi : ma capacité d'affronter l'inconnu des événements et des rencontres. « Admirable échange », dit l'Écriture, et qui justifie d'entrer dans cette danse gracieuse qui m'entraînera dans le tourbillon de la vie.

Comme dit le théologien helvétique von Baltasar : « Jésus est un homme authentique, et la noblesse inaliénable de l'homme est de pouvoir; de devoir même, projeter librement le dessin de son existence dans un avenir qu'il ignore. »

Etienne Perrot

Zen et christianisme

Des bases pour un dialogue

●●● **Luc Ruedin sj**, Villars-sur-Glâne
Responsable du pôle « *via contemplativa* »
à Notre-Dame de la Route

« Je pense donc je suis », nous dit Descartes. Non seulement je pense, mais je sens, ressens, jouis, souffre, agis, donc je suis ! Qu'est-ce à dire ? Contrairement à l'anthropologie bouddhiste - qui estime illusoire la substance du moi (*anatta*), insistant sur l'impermanence de toutes choses (*anicca*) et sur la condition souffrante universelle (*dukkha*) - les facultés (mémoire-intelligence-volonté) de mon âme (sujet) sont, pour moi, chrétien, une médiation pour découvrir mon identité profonde, la bonté du réel et la présence de Dieu. Les différences anthropologiques et philosophico-théologiques entre christianisme et bouddhisme sont fondamentales : Dieu créateur ou production conditionnée ; moi ou non-moi ; bonté de la Création ou impermanence et illusion... Un Occidental marqué par la tradition judéo-chrétienne peut-il dans ces conditions pratiquer sans autre zazen ?

Un dialogue respectueux

Celui qui entre en dialogue se laisse traverser par la parole de l'autre. Il ne s'agit ni de négociation ni de débat.

Thématiser les expériences respectives est indispensable pour que le dialogue porte du fruit. Cela implique une écoute réciproque et, en retour, un approfondissement de sa propre identité spirituelle. Encore faut-il observer quelques critères.

Tout d'abord, comme le souligne Denis Gira, *ne pas chercher chez les autres ce qui est important pour nous*, « sinon nous ne découvrirons jamais ce qui est important pour eux » !¹ C'est la pierre angulaire. Les clefs pour comprendre l'autre ne viennent pas de notre propre monde mais de celui du partenaire du dialogue, qui a sa propre cohérence culturelle et religieuse. Inutile de chercher une table dans une maison traditionnelle japonaise ! La fonction culturelle de la table y est tout autre que pour nous. Elle n'est pas le lieu de la rencontre, du repas, du dialogue, mais s'inscrit dans un espace - la maison - où justement le vide, et non la relation, prime. De même, faire du dalaï lama le pape du bouddhisme ou y chercher Dieu est un non-sens et une infidélité à la cohérence interne de cette tradition philosophico-religieuse.

Deuxième critère, *reconnaître les limites des mots*. Traduire, c'est trahir ! Le sens des mots diffère d'une langue à l'autre. Ils sont marqués par une sémantique et une syntaxe liées à une culture. Celle-ci est identiquement une compréhension,

Le nombre d'Occidentaux pratiquant le zen va croissant. Peut-on sans autre transposer cette méthode sans tenir compte du milieu religieux auquel elle est liée ? Perspectives pour un dialogue fructueux entre christianisme et bouddhisme, deux voies aux fondements anthropologiques différents.

1 • Denis Gira, *Le dialogue à la portée de tous... (ou presque)*, Paris, Bayard 2012, 300 p.

une vision du monde. Avoir l'humilité de le reconnaître permet de prendre conscience des écarts de sens et des dangers des déviations possibles. Ainsi du *samsara*, cycle de la souffrance issue de l'ignorance auquel les bouddhistes veulent échapper. En Occident, la méprise consiste à comprendre la réincarnation comme une nouvelle chance d'accomplir ce que l'on n'aura pas pu vivre dans cette vie-ci.

Il s'agit ensuite d'*avoir un principe organisateur et de respecter la cohérence interne du système religieux*. Qu'est-ce qui donne ultimement sens et direction à ma vie spirituelle ? Est-ce la relation personnelle au Christ ou la réalisation de la nature du Bouddha ? Il est impossible, en raison de la cohérence interne des religions, d'être à la fois disciple du Christ et du Bouddha. Au-delà de l'hygiène mentale, un chrétien qui pratique zazen n'expérimente sans doute pas la même chose qu'un bouddhiste. Pourquoi ? Outre les anthropologies différentes, le principe organisateur et la cohérence interne chrétienne (Trinité, Jésus-Christ, Esprit saint, Eglise) sont simplement autres que ceux du bouddhisme.

Entre un syncrétisme qui mène à la confusion et une rigidité identitaire basée sur la peur qui exclut tout dialogue, une voie médiane qui respecte l'altérité doit être trouvée. Ce chemin existentiel de crête est souvent long et difficile, mais il peut, au bout de nombre d'épreuves et de remises en question, aider à réorganiser le monde et à revitaliser la foi de celui qui s'y aventure.

Dernier critère : *juger la tradition de l'autre par ses sommets et non par ses sous-produits*. Comparaison n'est pas raison. Toutefois, le dialogue peut l'exiger. Il faut alors se placer au même niveau pour qu'un rapprochement soit possible. Ainsi des caractéristiques de l'expérience du Nirvana et de l'union trinitaire. Mettre en rapport la non-dualité bouddhiste avec le type de Salut apporté par le Christ ou pire encore avec les Croisades, et assimiler la Résurrection à la renaissance cyclique et non pas à l'Éveil relèvent de l'ineptie et de la malhonnêteté intellectuelle.

Convergences

Lorsqu'on pratique zazen, on éprouve une qualité de silence qui jaillit du vide - certes intermittent - de l'absence de pensées. Cette « dépollution du mental » est sans doute ce que recherche tout d'abord l'Occidental stressé. Indépendamment de tout contenu religieux, cette hygiène mentale est un bénéfice considérable. En effet, la radicalité du zen met en face du réel nu. Il a également valeur d'instruction méthodique pour la vie mystique. Pour un chrétien, il peut être pratiqué pour préparer l'âme à se libérer des pensées du moi, afin d'entrer en résonance avec la Parole de Dieu qui lui est adressée. Le familier des *Exercices spirituels* de saint Ignace comprend

Zazen à Lassalle-Haus



que loin d'être une fuite du monde, le zen donne de percevoir l'impermanence de toute chose et son fondement ultime. Toute comparaison gardée, la « contemplation pour obtenir l'Amour » clôt les *Exercices spirituels* en disposant l'âme à trouver Dieu en toute chose.

Dès qu'on comprend Dieu soit au-dedans soit en-dehors du monde, on manque sa transcendance. En effet, l'immanence radicale de Dieu provient de sa Transcendance absolue. Il faut tenir les deux. C'est parce qu'il est au plus lointain qu'il peut se faire plus intime à moi-même que moi-même ! C'est parce qu'il est Tout-Autre qu'il peut se faire l'un d'entre nous.

Sa présence s'accomplit pleinement pour le chrétien dans la *kénose*, l'anéantissement que décrit si bien l'épître aux Philippéens (2,6-9) : « Lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, et, reconnu à son aspect comme un homme, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom. »

De même, l'athéisme du zen n'est pas simple négation de Dieu mais prend au sérieux l'altérité de l'ultime réalité, par une voie apophatique radicale au-delà de l'immanence et de la transcendance.

Notons enfin que la dynamique propre au zen ne se satisfait pas d'avoir atteint l'Eveil. Elle engage au contraire à toujours revenir à la multiplicité, lieu d'une toujours plus grande perte de l'ego. Ainsi les *bodhisattvas* demeurent dans le monde de la *dukkha* pour exercer la compassion envers tous les

êtres vivants. N'est-ce pas aussi le propre de la vie chrétienne, née de l'expérience du Ressuscité, que de toujours revenir au monde, lieu de sa manifestation ? « Il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit » (Mc 16,8).

Différences

En Occident, *zazen* est souvent perçu et pratiqué comme une méthode de recueillement et de maturation psychospirituelle. Cela ne recoupe pas la compréhension et la pratique du zen par un bouddhiste. Une compréhension vulgarisée du dialogue interreligieux amène à penser que les religions ne sont que des moyens différents pour atteindre le même sommet. C'est faire fi d'un aspect essentiel : le moyen n'est pas indifférent à la fin. Autrement dit, le chemin n'est pas sans conséquence sur la perception du but. Si je monte par telle ou telle voie au sommet du Cervin, je n'aurai pas, parvenu sur la cime, la même perception du panorama.

La langue allemande différencie l'imédiateté de l'expérience (*Erlebnis*) de son expression nécessitant images, symboles et langage. Thématiser enrichit et transforme l'expérience (*Erfahrung*) en la rendant communicable. Il est alors possible de l'intégrer à sa vie. Conserver l'impact des différences intrinsèques permet d'enrichir les expériences respectives.

L'analogie avec l'apprentissage d'une langue étrangère (grammaire, vocabulaire, etc.) permet de le comprendre : on goûte d'autant plus aux saveurs d'une langue étrangère et à celles de sa propre langue maternelle que l'on prend conscience de la singularité et des richesses de chaque idiome.

Le rôle attribué au maître diffère également entre chrétiens et bouddhistes. Dans le zen, la relation maître-élève, sans être aussi absolue que celle qui lie le disciple à son guru dans la tradition hindoue, est indispensable. Le lien est essentiel puisque le maître doit lever le voile d'ignorance qui trouve sa source dans l'illusion de l'ego. La transmission exige un cœur à cœur. Paradoxalement, si l'expérience vise un au-delà de la personnalité, elle se vit dans une relation très personnalisée.

Dans la tradition chrétienne, le maître intérieur est l'Esprit saint. L'accompagnateur est donc celui qui partage la route sans connaître d'avance les imprévisibilités des étapes et passages proposés par l'Esprit. Même si son expérience lui donne une certaine connaissance des sommets et des abîmes, l'accompagnateur redécouvre toujours avec émerveillement l'œuvre de Dieu dans le cœur de celui qu'il accompagne.

Peut-on, enfin, assimiler la vertu théologique de la charité à l'expérience de la compassion telle que la décrit le bouddhisme ? Indépendamment de la cohérence interne à chaque religion, il apparaît que l'expérience est autre. Autant la compassion permet de se mettre au diapason de la souffrance de tout être vivant, de la partager et de montrer la voie de la libération, autant l'expérience de l'Agape ouvre un monde relationnel tout autre. Il est la clef d'une union qui ne dissout pas l'identité personnelle, mais au contraire la constitue, la révèle, l'approfondit et lui donne son unicité dans la communion à Dieu et aux autres.

Philosophiquement, aussi bien l'Éveil que la Résurrection donnent une « appréhension simple de la vérité » par une saisie intuitive qui devient de plus en plus « simple » à mesure que la dua-

lité sujet-objet se résout dans une expérience d'unité. Théologiquement cependant, la foi, l'espérance et l'amour, vertus théologiques, éclairent l'âme d'une sagesse et d'un type d'unité propre à la mystique chrétienne : « La définition philosophique permet aux adhérents des différentes religions de trouver un terrain commun pour le dialogue. La définition théologique signale les différences spécifiques existant entre les différentes religions, nous sauvant du relativisme. »²

La voie du Christ

Dieu est souvent réduit à n'être que Fondement et Créateur du monde. Le Christ, tel un prophète ou un sage, nous l'annoncerait et nous l'enseignerait. Or le Christ à travers sa personne ouvre un chemin unique (Jn 14,6) qui ne se contente pas de modifier ou d'affiner l'annonce juive. Il la radicalise puisque, par son Esprit, il fait entrer dans la force transformatrice de la mort et de la Résurrection. Sa descente et son cri sur la Croix change la croyance en Dieu. Elle devient chrétienne ! Transcendance et immanence s'incluant, la vie divine est perceptible au cœur du monde.

Pour le chrétien, la *kénose* du zen peut devenir une voie qui accomplit concrètement ce paradoxe. Encore faut-il ne pas se contenter de méditer sur un coussin mais, transfiguré par l'expérience christique, revenir au monde pour être auprès des pauvres en recherche de Vie (Mt 25). Alors peut jaillir du centre de la plus dure réalité mondaine, la joie du rire libérateur chère à la tradition bouddhiste.

L. R.

2 • William Johnston, *Zen et connaissance de Dieu*, Paris, DDB 1973, 190 p.

Catholiques à Tel Aviv

●●● **Maurice Page**, Fribourg
Rédacteur en chef de l'« Apic »

Ouvert depuis quelques mois dans un quartier populaire de Tel Aviv, le Centre Notre-Dame Femme de Valeur est devenu un point de ralliement pour les nombreux immigrants catholiques de la métropole israélienne. Le Père Neuhaus, d'origine juive allemande et converti au catholicisme, en est la cheville ouvrière. Il est depuis 2009 vicaire du Patriarcat latin pour les catholiques d'expression hébraïque d'Israël¹ et responsable de la coordination de la pastorale des migrants.

Dans la cour de gravier récemment aménagée derrière la maison, le Père Neuhaus ouvre le cadenas d'une armoire métallique fixée contre la façade. A l'intérieur, les statues de saint Antoine de Padoue, du Sacré-Cœur et de la Vierge de Fatima. « Après la messe, les fidèles aiment se recueillir un moment devant cet autel "domestique" », explique le jésuite. Si les saints sont enfermés dans cette armoire, c'est pour les pro-

téger du vol ou du vandalisme, mais aussi par un souci de discrétion. Dans ce quartier populaire juif de Tel Aviv, les chrétiens sont tolérés, mais pas question pour eux d'afficher explicitement leur présence. Ni croix, ni clocher, ni même une pancarte ne révèlent l'existence du Centre.

La chapelle aménagée dans ce qui devait être un garage sent encore la peinture fraîche. Une couche de dispersion blanche, un podium recouvert de moquette, une croix de bois, une icône de la Vierge, un autel en planches et des chaises en plastique : l'installation accueille des centaines de personnes lors des cinq messes célébrées chaque week-end en anglais, en tagalog (une langue des Philippines) et en hébreu.

Asiatiques et Africains

Jusque dans les années 90, à part une petite minorité de catholiques d'origine juive européenne, l'Eglise catholique en Terre Sainte ne comptait pratiquement que des fidèles de langue arabe, Palestiniens ou Israéliens. Depuis, les migrants chrétiens, essentiellement d'Asie, ont afflué en Israël pour chercher du travail. Dans les années 90, après la fermeture des territoires palestiniens, Israël, en effet, avait besoin de nouveaux travailleurs ; ils sont venus en particulier des Philippines, d'Inde et du

Israël cultive le paradoxe d'être le seul pays du Proche-Orient où le nombre de chrétiens augmente constamment du fait de l'immigration. Venus en majorité d'Asie, ces migrants occupent une place à part dans le pays. Une délégation de l'Aide à l'Eglise en détresse (AED) est allée à leur rencontre. Visite d'une communauté de Tel Aviv, dirigée par le Père jésuite David Neuhaus.

1 • Ce vicariat a été fondé sous l'égide du Patriarcat latin de Jérusalem, en 1955, pour répondre à l'immigration en Terre Sainte des juifs convertis, des conjoints catholiques de juifs ou encore des catholiques immigrés venus travailler en Israël. Ces catholiques ne pouvaient pas être intégrés dans les communautés arabes dont ils ne connaissaient pas la langue et ne partageaient pas les traditions. Aujourd'hui, cette communauté catholique d'origine juive s'est passablement réduite (environ 2000 personnes).

Sri-Lanka. S'y sont ajoutés des chrétiens clandestins sans statut, en provenance surtout d'Erythrée et de Somalie. (Lorsqu'ils sont arrêtés par la police, l'Etat d'Israël, qui ne connaît pas le statut de réfugié, les parque dans des camps du désert du Néguev, à plusieurs dizaines de kilomètres de la première ville.)

C'est ainsi que quelque 70 000 migrants chrétiens vivent aujourd'hui en Israël. La majorité d'entre eux bénéficient d'un permis d'établissement, se sont intégrés à la société israélienne et parlent même hébreu.

« Les Eglises chrétiennes traditionnelles, et singulièrement le Patriarcat latin de Jérusalem, n'étaient pas prêtes à accueillir ces fidèles venant de cultures si différentes. Centrées depuis des décennies ou même des siècles sur la défense de leurs traditions et de leur patrimoine, elles ont dû accomplir un gros effort d'ouverture », commente le Père Neuhaus.

Tel Aviv, où se concentre la majorité des migrants, ne comptait pas d'église catholique. Pour se rendre à la messe, les chrétiens devaient aller à Jaffa ou à Haïfa, dans les églises arabes, ce qui était long et coûteux. En 2011, le Patriarcat latin a donc pris la décision d'installer un centre et une chapelle dans la capitale.

Une question d'identité

L'intégration dans la société juive sécularisée représente le risque de perdre son identité chrétienne. D'où l'importance accordée à la pastorale de la jeunesse. « Plus de cent enfants sont inscrits au catéchisme », se réjouit le jésuite. Comme ils suivent leur scolarité dans les écoles israéliennes, ils ne parlent plus forcément la langue de leurs

parents. L'instruction religieuse se fait donc en hébreu.

Un autre élément de l'activité du Père Neuhaus est la publication de livres de formation et de catéchèse en hébreu. La chose n'est pas si simple car l'hébreu biblique n'est pas l'hébreu moderne, les termes et la syntaxe ont évolué : « Le terme littéral pour le mot *vierge*, par exemple, a acquis en hébreu moderne une connotation nettement vulgaire. Nous avons donc dû trouver un autre mot pour désigner la Vierge Marie. Si pour l'Ancien Testament nous conservons l'hébreu biblique, pour le Nouveau nous avons une version en langue moderne. Je pousse aussi les religieuses et les prêtres étrangers à apprendre l'hébreu pour pouvoir sortir de leur communauté d'origine. »

La question des mariages, en particulier mixtes, est un autre point d'attention. Le mariage civil n'existe pas en Israël. Pour se marier, il faut passer, selon son appartenance religieuse, devant un rabbin, un imam ou un prêtre. Ceux qui ne veulent pas de mariage religieux doivent se marier à l'étranger, ce qui n'est pas à la portée de toutes les bourses. « Nous avons ainsi une cinquantaine de chrétiennes des Philippines qui vivent avec un juif et deux avec un musulman. Nous leur avons offert une formation et un soutien pour la préparation au mariage. Ces unions pourront être célébrées prochainement. C'est important si nous voulons suivre les enfants issus de ces mariages mixtes. »

M. P.

El Salvador

Une Eglise polarisée

●●● **Jacques Berset**, Fribourg
Journaliste, « Apic »

Bien que plus de deux décennies se soient écoulées depuis la signature des accords de paix de Chapultepec mettant fin à un conflit armé qui a fait près de 100 000 morts, les milieux politiques et certains hiérarques de l'Eglise en sont restés au langage de la « guerre froide » et de ses divisions idéologiques. Ainsi Mgr Romeo Tovar Astorga, évêque de Santa Ana, ose affirmer qu'il y a au moins « deux ou trois marxistes au sein de la Conférence épiscopale salvadorienne ». Il fait allusion non pas à des évêques « gauchistes », mais simplement à des prélats ne partageant pas ses sympathies politiques...

La bataille idéologique s'est encore aiguisée ces derniers mois avec la campagne pour l'élection présidentielle, qui a vu la victoire, le 9 mars 2014, de l'ancien commandant guérillero Salvador Sánchez Cerén. Celui-ci appartient aux forces de gauche du FMLN (Front Farabundo Martí de Libération Nationale), l'ancienne guérilla convertie en parti politique. Norman Quijano, ex-maire de San Salvador, avait prédit le pire si son adversaire arrivait au pouvoir... Cerén

ne l'a emporté que de quelque 6000 voix sur près de 3 millions de suffrages exprimés.

Dans la rue, dépités, les militants de l'Alliance républicaine nationaliste (ARENA) entonnent l'hymne national. Portant des chapelets, ils récitent le *Notre Père*, entrecoupé de slogans hostiles au gouvernement, tout en criant à pleins poumons « Patrie oui, communisme non... Le Salvador sera la tombe des rouges. » Des paroles reprises de l'hymne de l'ARENA, le parti fondé en 1981 par le major Roberto D'Aubuisson, l'un des militants d'extrême-droite qui ont planifié l'assassinat de l'archevêque de San Salvador, Mgr Oscar Romero, le 24 mars 1980.¹

Disparités sociales

De là à voir dans la canonisation de Mgr Romero une question politique... Le 9 mai dernier, le pape François a rencontré l'actuel évêque de San Salvador, Mgr José Luis Escobar Alas, ainsi que trois autres évêques, qui lui ont remis une lettre de soutien à la cause de cette béatification. Connu pour parler sans ambages, Mgr Tovar Astorga, l'un des signataires, ne semble pourtant pas très chaud à l'idée de voir Mgr Romero accéder à l'honneur des autels. « C'est une figure très manipulée par les politiciens de gauche...

Jacques Berset s'est rendu au Salvador ce printemps, pour les élections présidentielles. Il y a trouvé une société peinant à se relever de la guerre civile qui l'a ensanglantée de 1979 à 1992, et une Eglise encore très « polarisée », comme le soulignent les tensions autour du dossier de la canonisation de Mgr Romero.

1 • La religieuse mexicaine Luz Isabel Cueva, dernière témoin directe de l'assassinat de Mgr Romero, est décédée le 9 mai dernier. Elle se trouvait parmi les moniales carmélites qui entouraient l'archevêque lorsqu'il a été abattu par des escadrons de la mort.

Sa canonisation, en ce moment, pourrait être dommageable, car ainsi on canoniserait "l'idéologie communiste". Il vaudrait mieux attendre ! La reconnaissance de la sainteté est une chose, mais savoir si le moment est opportun est une autre chose ! »

Rencontré à l'évêché de Chalatenango, le Père jésuite Miguel Angel Vasquez, curé de la paroisse de San Bartolomé, à Arcatao, à une heure de route vers l'est, sur la frontière hondurienne, se veut pour sa part rassurant : la majorité des gens - que ce soit des anciens guérilleros ou des ex-soldats - peuvent désormais se parler et échanger pacifiquement.

Au niveau de la communauté de cette petite bourgade des montagnes du département septentrional de Chalatenango, qui fut une place forte de la guérilla du FMLN, marquée par la guerre et ses atrocités, comme le massacre du Rio Sumpul,² la réconciliation est palpable. « Seules deux personnes ont été victimes de violence ces deux dernières années dans notre région,

précise-t-il. Il n'y a plus de haine entre les anciens protagonistes de la guerre civile. »

Le religieux nous emmène non loin de là, dans le village de Guarjila, visiter la « maison-musée » du Père Jon Cortina, un confrère jésuite basque, décédé en 2005, appelé par les *campesinos* « le saint des disparus » pour son combat en faveur des enfants disparus durant le conflit armé.

Pour le Père Vasquez, « c'est au niveau institutionnel que les divergences subsistent. Avant tout, les riches veulent conserver leurs privilèges. » Au Salvador, les personnes extrêmement riches sont au nombre de 145 et possèdent 20 milliards de dollars, selon le *World Ultra Wealth Report 2012-2013*, édité par Wealth-X, une société experte dans le secteur des renseignements en matière de richesse. Par contre, le salaire minimum d'un travailleur agricole est d'à peine 114 dollars mensuels et celui d'un ouvrier ou d'une ouvrière d'une *maquila* (usine étrangère installée dans les zones franches produisant pour l'exportation) de 203 dollars mensuels.

Militants du FMLN
sur la tombe de
Mgr Romero



L'évêque de Chalatenango, Mgr Luis Morao Andreazza, estime lui aussi que « les gens au sommet ne veulent pas partager ». Le religieux franciscain d'origine italienne admet que l'Eglise salvadorienne, qui doit continuer d'annoncer et de dénoncer,

- 2 • Les 13 et 14 mai 1980, le détachement militaire n° 1 de la Guardia nacional et les paramilitaires de l'Organisation démocratique nationaliste (ORDEN), en collaboration avec l'armée hondurienne, assassinèrent plus de 600 civils, dont nombres de femmes et d'enfants.

n'a plus la même attitude prophétique qu'à l'époque de Mgr Romero, « car le contexte historique a changé, et il y a des pauvres et des riches des deux côtés de l'arène politique ». L'évêque souligne que le FMLN, pour sa campagne électorale, a reçu une aide financière non négligeable de l'Alliance bolivarienne pour les Amériques (ALBA) lancée par le défunt président vénézuélien Hugo Chavez... grâce à l'argent du pétrole !

Catholique donc communiste

« Dans ce pays qui est le nôtre, dont le nom est une référence directe au Seigneur Jésus (El Salvador, n.d.l.r.), l'habitude de classer les êtres humains en tant que supérieurs et inférieurs subsiste et reste comme une forme de structure sociale », peut-on lire dans l'éditorial publié par l'Université centroaméricaine José Simeón Cañas, dirigée par les jésuites, à l'occasion de la Semaine sainte.

Pendant la guerre civile, les chrétiens engagés dans le combat pour la justice sociale étaient du coup classés par les forces de sécurité et le gouvernement dans la rubrique des « subversifs » devant être éliminés. Les communautés ecclésiales de base étaient la cible d'une sévère répression, car pour les forces de sécurité, « catholique équivalait à communiste ».

Mgr José Elias Rauda, évêque franciscain de San Vicente, dans la région Paracentrale, rappelle comment des catéchistes se faisaient arrêter aux barrages de l'armée : « En ces temps troublés, avoir sur soi une photo de Mgr Romero pouvait vous coûter la vie. Les gens, pour éviter d'être capturés, prétendaient être des protestants. »

Les groupes pentecôtistes, qui pullulent aujourd'hui dans le pays, étaient alors considérés comme un rempart face aux « subversifs ». Les sectes fondamentalistes, en constante progression, recevaient l'appui et l'argent des Etats-Unis. Le gouvernement nord-américain avait, depuis les années 60 déjà, pris en compte l'importance de l'aspect religieux pour le continent latino-américain, suite notamment au *Rapport Rockefeller* (1969) et aux documents de *Santa Fe I et II* (1980 et 1988). Ces derniers ont grandement inspiré le président Ronald Reagan pour sa politique de « contention du communisme » et son soutien militaire aux forces les plus conservatrices en Amérique centrale.

« Les militaires visaient en particulier les catéchistes, surtout dans les zones où il y avait un travail de conscientisation. Il était dangereux de porter une bible sur soi, il fallait la cacher. Nous avons perdu beaucoup de bons catéchistes. Au moins 500 d'entre eux ont été assassinés par les forces de sécurité et les militaires. Certains étaient passés à la guérilla, dans les commandos urbains, ou étaient partis dans les montagnes », nous confie Mgr Miguel Angel Moran, évêque de San Miguel, une ville de style colonial espagnol, fondée en 1530 et située sur l'actuelle Route panaméricaine, dans la région de l'Oriente. C'est dans cette ville qu'Oscar Romero, qui venait de Ciudad Barrios, au nord du département de San Miguel, entra à l'âge de 12 ans au petit séminaire de Saint-Michel-Archange, tenu par les Pères Clarétains. On y trouve un petit musée consacré à l'évêque martyr.

Dans le diocèse voisin de Santiago de Maria, Mgr Orlando Cabrera, qui a joué un rôle important durant le processus de paix au Salvador, ne mâche pas ses mots. Ayant déjà remis sa démission au pape pour raison d'âge, il estime qu'il n'a plus rien à perdre. « Parler de

justice sociale, ici, c'est toujours courir le risque d'être taxé de marxiste, de communiste ou de socialiste. » Et de rappeler que Mgr Marco René Revelo, à l'époque évêque de Santa Ana (il est décédé en l'an 2000), avait accusé Mgr Romero d'être un « communiste », et même d'être responsable de la mort de 75 000 personnes ! Il affirmait que c'était de sa faute si le peuple s'était soulevé. « Au sein de la Conférence épiscopale, il y en a encore qui pensent que Mgr Romero a été manipulé par les jésuites... » relève-t-il.

Mgr Cuellar souligne encore que « la guérilla qui critiquait Mgr Romero quand il vivait, s'en est emparé après sa mort, alors que lui n'a jamais fait de politique. C'était un pasteur, qui illuminait la réalité depuis la foi ! »

Mais les temps commencent aussi à changer au Salvador : « Mgr Romero a versé son sang, au cours de la consécration, sur l'autel de la chapelle de l'hôpital de la Divine Providence, une institution qui soigne les malades du cancer. Je crois fermement que la canonisation de cet évêque martyr contribuera à faire l'unité de l'Eglise salvadorienne. C'est en tout cas ce que veut notre pape François. »

J. B.

Le système des *maras*

Si la guerre civile du Salvador a pris fin il y a deux décennies, la société n'est pas pacifiée pour autant. La violence de la rue fait entre huit et dix morts par jour dans ce pays de quelque 6 millions d'habitants et d'une superficie deux fois plus petite que la Suisse. Elle est principalement le fait des *maras*, des bandes de jeunes criminels, appelées également *bandillas*, qui auraient près de 60 000 membres dans tout le pays.

Les plus importantes d'entre elles sont la Mara Salvatrucha et la Mara Dieciocho (ou M-18, du nom de la 18^e rue de Los Angeles), des *maras* dont les chefs historiques sont des enfants d'immigrés clandestins renvoyés des Etats-Unis.

« La participation à la messe dominicale a beaucoup baissé, beaucoup ne vivent plus leur foi. C'est dû au développement des *maras* qui rançonnent et tuent les gens. En février dernier, les *mareros* nous ont demandé de leur verser une rente mensuelle de 100 dollars. Le conseil paroissial a refusé, malgré les menaces, mais les gens ont peur », explique le Père José Quijada, curé de la paroisse Maria Auxiliadora, à Chalatenango.

Dans d'autres diocèses, le problème des *maras* est encore bien plus crucial. Les Sœurs de Nazareth, dans le diocèse de San Vicente, au centre du pays, racontent que dans leurs établissements scolaires, les *maras* tentent d'enrôler les élèves dès l'âge de 7 ans. « Ils les recrutent comme messagers ou les préparent pour aller chercher la *renta* chez les commerçants soumis à l'extorsion. Certains de leurs chefs ont le bac, mais ils ne trouvent pas de travail, parce qu'ils ont été renvoyés de Californie où leur famille avait immigré pendant la guerre civile. Ils reviennent avec un curriculum de délinquants », témoigne la supérieure de la congrégation, Sœur Membreño. « Ce type de violence commence dans les salles de classe, quand un élève menace de mort son camarade, uniquement pour s'emparer de ses souliers neufs ! »

J. B.

Dessine-moi la guerre

●●● **Amanda Garcia**, Genève

Chercheuse en philosophie au Centre interfacultaire en sciences affectives de l'Université de Genève

La bande dessinée évoque avant tout la fiction. Au royaume de Tintin, on s'attend à échapper à la réalité et à voyager en imagination plutôt qu'à retrouver nos préoccupations quotidiennes. C'est ignorer tout un pan de cette production artistique qui s'impose comme un moyen à la fois évocateur et authentique de présenter l'actualité et l'Histoire. Ainsi le dessin de presse se décline aussi en bandeau aujourd'hui et le reportage en bande dessinée devient une forme de journalisme reconnue, permettant un regard intimiste sur les faits. Saluons au passage la création récente de *La Revue Dessinée*, magazine trimestriel d'enquêtes, reportages et documentaires en bande dessinée. Cette forme de représentation allie le langage à l'image dessinée. Il ne s'agit pas de romans illustrés ou de tableaux sous-titrés, mais bien d'une forme d'art à part entière.

La bande dessinée propose par essence un regard, un point de vue particulier sur des événements. Elle est donc tout à fait adaptée pour problé-

matiser notre rapport à l'Histoire et à la mémoire. Pour les générations d'après-guerre, elle offre un moyen privilégié de découvrir autrement la Seconde Guerre mondiale. Nous n'avons connu ni la guerre ni ses répercussions, et la mémoire de ces événements nous est présentée aujourd'hui comme un « devoir », ce qui peut décourager l'intérêt de certains.

Bien que nous ayons accès à l'information, grâce à la littérature, au cinéma et aux reportages télévisuels, et que nous connaissions le rythme des commémorations annuelles, il n'est pas aisé de comprendre ce que signifiait vivre à l'époque de la guerre et des camps de concentration. La BD, de par sa nature, permet à la fois de montrer et d'expliquer notre passé, sans cacher l'aspect subjectif et faillible de tout souvenir, et donc de toute histoire.

De père en fils

Deux œuvres majeures viennent immédiatement à l'esprit lorsqu'il s'agit d'évoquer la Deuxième Guerre mondiale et la BD. Toutes les deux traitent non seulement de la guerre et des camps, mais aussi de la filiation, de la mémoire, et de la position du survivant et du vaincu dans le monde d'après-guerre.

Avec le centenaire de la Première Guerre mondiale, l'été 2014 sera chargé en commémorations internationales.¹ Mais combien de jeunes y seront sensibles ?

Ils liront sans doute plus volontiers des bandes dessinées qui relatent les guerres les plus terribles de notre passé.

Raconter l'Histoire, faire acte de mémoire en s'adressant au plus grand nombre, du jeune blanc bec à l'homme pressé, qui mieux que la BD peut s'enorgueillir d'y parvenir ? Démonstration par la Seconde Guerre mondiale.

1 • A Paris, soixante-douze pays belligérants de la Première Guerre mondiale seront symboliquement réunis pour la fête nationale du 14 juillet, à l'invitation de la France, afin de participer au défilé des Champs-Élysées. Paris se prépare en outre à commémorer en août les 70 ans de sa libération, après les 4 ans d'occupation allemande de 1940 à 1944. (n.d.l.r.)

Art Spiegelman,
Maus (l'intégrale),
Paris, Flammarion 1998,
312 p.

MetaMaus,
Paris, Flammarion
2012, 300 p.

Le premier ouvrage s'intitule *Maus*, et il s'agit, à ma connaissance, de la seule bande dessinée à avoir gagné un prix Pulitzer. Art Spiegelman y raconte la vie de son père, depuis sa Pologne natale jusqu'aux camps de concentration, puis sa libération et son retour dans sa famille. Ce voyage dans le passé est l'occasion de thématiser sa relation difficile avec son père et leurs discussions sur la Shoah. Deux temporalités se mêlent, celles du passé et du présent, ce qui reflète le rapport du lecteur à l'Histoire.

Dans un récent ouvrage, Spiegelman revisite son œuvre et son processus créatif et donne accès à l'impressionnante quantité de documentation qu'il a réunie pour finaliser son œuvre : transcriptions des entretiens avec son père, reproductions de documents d'époque, cartes des camps de concentration, dessins et photographies... L'auteur avait à cœur de représenter au mieux chaque détail et d'être fidèle aux événements. Il était cependant conscient que son histoire ne pouvait être une réflexion parfaite de la réalité,

puisque celle-ci lui parvenait filtrée par la personnalité et la mémoire de son père et qu'elle était en sus transformée par sa transposition en bande dessinée. Aussi a-t-il choisi de ne pas cacher dans sa BD ces contradictions et de montrer deux versions d'une même réalité lorsqu'il n'avait pas les moyens de déterminer laquelle était la bonne.²

Une autre entorse assumée au réalisme est la représentation des juifs comme des souris (*Maus* en allemand) et des Allemands comme des chats. Il s'agit là d'une métaphore de l'oppression subie par le peuple juif, chassé et exterminé comme de la vermine. Cette image est d'autant plus forte qu'elle résonne avec la propagande nazie qui représentait les juifs comme des parasites ; des juifs qui ont été décimés avec un gaz conçu à l'origine pour tuer les puces et les cafards.

La métaphore permet aussi de créer un effet de distanciation et d'éviter la sensiblerie. Cette sobriété, visible aussi dans l'absence de couleurs, donne une force particulière à ce récit. Au travers des grands et des petits événements, nous comprenons ce qu'ont pu vivre les déportés, ceux qui sont repartis des camps et ceux qui y sont restés.

La même sobriété caractérise l'ouvrage que Jacques Tardi consacre aux souvenirs de son père, prisonnier politique français. Le noir et le blanc reflètent ici la déception d'un soldat qui voulait défendre son pays mais qui a été doublement abandonné : d'abord sur le terrain, puis lorsqu'on l'a laissé croupir dans un camp de prisonniers.

« *Maus* »



2 • Par exemple la scène de la sortie du camp pour la journée de travail, présentée une fois avec orchestre et une fois sans, in *Maus*, p. 214.

Les similarités entre cette œuvre et celle d'Art Spiegelman sont nombreuses. On y retrouve l'évocation de la faim qui tenaille les prisonniers, des manigances nécessaires pour survivre, des rapports ambigus avec les gardes allemands. Il y a aussi une cassure commune dans les deux bandes dessinées : celle des pères qui ont connu le pire de ce dont l'homme est capable, ce qui rend irrémédiablement complexes leurs relations avec leurs enfants. Il y a aussi les regrets de ces fils pour le temps perdu et les souvenirs oubliés. Et une violence à la fois insidieuse et éclatante. Le noir et le gris des images ne sont rompus chez Tardi que par un ciel rouge qui rappelle les drapeaux nazis, et par le bleu d'un drapeau français très solitaire.

Ces œuvres laissent une forte impression au lecteur. Elles le font entrer dans les camps, ou du moins dans leur souvenir. Les images de la libération des détenus sont insupportables, mais le dessin et la présence des enfants des prisonniers permettent de faire face à ces horreurs et d'imaginer l'inconcevable.

Tardi doit encore raconter le retour de son père au pays des collabos, des résistants et des vaincus (album en cours). Un complément à une fresque d'autant plus importante qu'elle présente un aspect de la guerre souvent passé sous silence.

D'autres BD se concentrent sur les célèbres batailles qui opposèrent l'Axe et les Alliés. La série *Opération Overlord*,³ par exemple, nous transporte sur

les plages du débarquement, sur les traces de soldats de tous horizons. A peine les personnages et leur histoire découverts que certains périssent (beaucoup à vrai dire), comme il y a septante ans. Les auteurs redonnent un passé à ces visages flous, découverts sur les images du débarquement. Mais le lecteur n'a pas plus le temps de s'attarder sur ces plages que les soldats survivants, qui repartent rapidement vers l'intérieur des terres pour poursuivre l'offensive.

De l'Histoire à l'uchronie

Le débarquement, dont on vient de commémorer les septante ans, a représenté un tournant décisif dans la Seconde Guerre mondiale. Que serait devenu le monde si cette opération n'avait pas eu lieu ?

L'uchronie est un genre de fiction qui se développe autour de la modification d'un événement du passé et imagine le monde qui en aurait résulté. Les lecteurs de BD en sont friands, ainsi qu'en témoigne la popularité de la série en cours *Jour J*, dont deux tomes touchent à la guerre de 39-45.

Jacques Tardi,
Moi, René Tardi,
Prisonnier de guerre
au Stalag IIB, Paris,
Casterman 2012,
160 p.

Michaël Le Galli et
David Fabbri,
Opération Overlord,
Issy-Les-Moulineaux,
Glénat 2014.



« Stalag IIB »



3 • Le troisième et dernier tome de cette série vient de paraître : *La batterie de Merville*, Issy-Les-Moulineaux, Glénat 2014, 48 p.

4 • **Jean-Pierre Pécau et Gaël Séjourné,** *Jour J, Paris, secteur soviétique*, tome 2, Paris, Delcourt 2010, 55 p.

Jour J,
auteurs variés, Paris,
Delcourt 2010 à 2014.

Richard D. Nolane
et Milorad Vicanovic-
Maza,
Wunderwaffen, Toulon,
Soleil 2012 à 2014.



L'un imagine que les Allemands se sont trop attardés en France, ce qui a pour conséquence que la Seine remplace le mur de Berlin comme frontière entre l'Ouest et le bloc soviétique.⁴ L'autre propose un monde où la Deuxième Guerre mondiale n'a pas eu lieu, même si une guerre est sur le point d'être déclenchée.⁵

La série *Wunderwaffen*,⁶ elle, présente un monde dans lequel le débarquement a échoué. Les nazis ont repoussé les alliés et le cours de la guerre s'en est trouvé complètement modifié. Dans ce monde alternatif, cette victoire, en effet, a donné du temps supplémentaire aux Allemands, ce qui leur a permis de mener à bien leurs projets militaires secrets et de produire les *Wunderwaffen*, leurs « armes miracles ». Cette œuvre répond à la fascination pour la technologie nazie avancée. Que se serait-il passé si elle avait pu être utilisée, puis même perfectionnée ?

Il ne s'agit pas ici uniquement d'imaginer quelle arme serait supérieure à telle autre, ni quelles tactiques elles rendraient possibles, mais de se demander quelle aurait pu être l'évolution du régime nazi. Qu'auraient-ils fait des camps et de leurs occupants ? Que cherchaient-ils vraiment à détruire et quelle société voulaient-ils créer ? Le docteur Mengele fut-il le seul à perpétrer des expériences sur des êtres humains ? Les auteurs puisent dans l'imaginaire collectif et dans les soupçons quant aux horreurs qui ont été commises et oubliées, pour construire une histoire qui tient le lecteur en haleine.

Nous suivons ainsi l'histoire d'un aviateur allemand embarqué malgré lui dans les projets secrets du troisième Reich. Certains semblent voir en lui un héritier des pouvoirs mythiques de la race arienne. Son habileté au combat

aérien lui permet de piloter les derniers prototypes sortis des usines allemandes. Il croise le chemin de personnages pas tout à fait historiques, tels qu'un Hitler défiguré et handicapé par un attentat, qui se prend d'une haine particulière pour celui qu'il surnomme « le pilote du Diable ». De l'autre côté de la Manche, Anglais, Américains et Français libres continuent à organiser des opérations d'infiltration et de résistance. Grâce à un génial inventeur juif, ils découvrent l'ampleur des opérations et des secrets nazis.

Au fil des planches, l'histoire s'accélère et emporte le lecteur dans ses remous. Chaque tome est complété par un dossier qui enrichit, parfois, le monde imaginaire alternatif proposé par les auteurs et, d'autres fois, présente les faits réels sur lesquels les auteurs se sont basés pour construire ce monde. Cette œuvre, comme bien d'autres qui pourraient encore être citées, est un exercice de raisonnement contrefactuel, qui pousse à s'interroger sur le monde dans lequel nous vivons, comme sur son origine.

A. G.

5 • Fred Duval et Maza, *Jour J, Oméga*, tome 14, Paris, Delcourt 2013, 64 p.

6 • Le cinquième tome vient de paraître : *Disaster Day*, Paris, Soleil 2014, 56 p.

Une papauté chahutée

Les escales de la barque de saint Pierre

●●● **Jean-Blaise Fellay sj**, Villars-sur-Glâne
Historien de l'Eglise

En 1444, Konrad Witz, un artiste bâlois, peint un retable pour le maître-autel de la cathédrale de Genève. Sur l'un des volets, il représente une scène de l'évangile de saint Jean, la *Pêche miraculeuse*. L'évangéliste relate que suite à la mort de Jésus, les disciples reviennent à leur ancien métier de pêcheurs. Après une nuit de vains efforts, ils voient sur la rive un homme qui leur suggère de jeter le filet sur la droite du bateau. Une masse de poissons s'y prend. Surpris, l'apôtre Jean souffle à Pierre : « C'est le Seigneur ! » Bouleversé, celui-ci s'habille, car il était nu, et se jette à l'eau pour rejoindre le Christ qui se tient sur le bord. La nouveauté dans la peinture de Witz, et ce qui en a fait sa réputation, c'est que l'événement se produit dans le cadre parfaitement reconnaissable de la rade de Genève. Il y a, certes, d'au-

tres présentations réalistes de scènes religieuses dans la première moitié du XV^e siècle, mais aucune ne donne une telle ampleur au paysage. Et aucune ne dispose d'un pareil panorama : le lac Léman au premier plan, la douceur des coteaux de Cologny derrière, la vigueur des Préalpes, les Voirons, le Môle, le Salève ensuite, enfin, à l'arrière-plan, les sommets enneigés du massif du Mont-Blanc.

Le Christ parmi le peuple

Ce tableau de Witz fait partie d'un polyptyque² divisé en quatre panneaux, dont le personnage principal est le chef des apôtres. La cathédrale de Genève n'est-elle pas vouée à saint Pierre ? Mais il y a plus encore : au moment où Witz réalise la peinture, il y a effectivement un pape à Genève.³ C'est Félix V, élu par le concile de Bâle en 1439.

Or la spiritualité de la *devotio moderna*, qui se répand au XV^e siècle, insiste sur la proximité concrète avec la vie du Christ. Les pèlerinages en Terre Sainte rapportent des souvenirs tangibles, les dévots veulent incarner dans leur quotidien les manières de vivre des apôtres. Les disciples de François d'Assise

Le XV^e siècle fut un temps de remous pour l'histoire de l'Eglise, riche en divisions mais aussi en tentatives unificatrices. La Suisse actuelle en a été un centre. C'est la rive du concile œcuménique de Constance,¹ dont le canton de Thurgovie commémore les 600 ans. C'est aussi la terre du concile général de Bâle. Une histoire qui peut se relire dans la « Pêche miraculeuse » de Witz, fraîchement restaurée.

1 • Convoqué par l'empereur Sigismond I^{er} et l'antipape Jean XXIII, le concile de Constance (1414-1418) mit fin au Grand schisme d'Occident. A son ouverture, trois papes se disputaient le trône de Pierre.

2 • Ensemble de panneaux peints ou sculptés, liés entre eux.

3 • L'historienne d'art Molly Teasdale Smith est la première à le faire remarquer, in « Conrad Witz's Miraculous Draught of Fishes and the Council of Basel », in *The Art Bulletin*, College Art Association 1970, vol. 52, n° 2, pp. 150-156.

Bibliographie

Sous la direction de **Frédéric Elsig, Cäsar Menz** (direction), *Konrad Witz. Le Maître-Autel de la cathédrale de Genève. Histoire, conservation et restauration*, Genève, Slatkine 2013, 224 p.

Konrad Witz, (catalogue de l'exposition au Kunstmuseum de Bâle en 2011), Ostfildern Hatje Cantz 2011, 392 p.

ont contribué à répandre cette piété avec les crèches de Noël et la dévotion à l'enfant Jésus. Dans le cloître d'Abondance, par exemple, on peut voir, à l'arrière-plan de scènes bibliques, des barques sur le Léman ou des bergers portant des tommes de Savoie.

Dans la *Pêche miraculeuse*, des femmes lavent le linge sur les bords du lac, des tireurs à l'arc s'entraînent, un peloton de cavaliers défile derrière le drapeau de Savoie. Tout cela doit dire la présence réelle de l'histoire divine dans l'espace contemporain.

La rencontre du Christ avec les apôtres prend un relief frappant dans un tel cadre. Jésus, vêtu d'un magnifique manteau rouge, marche sur l'eau transparente du lac comme s'il était posé sur un socle de marbre, alors que Pierre, les yeux tournés vers lui, s'enfonce dans les flots à ses pieds.

Conciles ou papes ?

Quand on connaît la situation politique et religieuse de ce milieu du XV^e siècle, la scène reflète bien la réalité. Nous avons alors deux papes face à face : Eugène IV, le pape romain, et Félix V, élu par un concile de Bâle en dissidence. A l'est, un autre drame se noue : la chute de Constantinople, qui marque la fin de l'Empire romain d'Orient, vieux de plus de mille ans. Genève se trouve curieusement au centre de ce drame. Reprenons les personnages un par un. D'abord, le commanditaire du retable, *l'évêque François de Metz*. Il a de qui tenir. Il est le neveu du cardinal de Brogny, vice-chancelier du pape d'Avignon Clément VII, lui-même dernier comte de Genève. Elu évêque de Genève, Metz répond à la convocation du concile de Bâle en 1431. Il appartient à l'aile conciliariste de l'assem-

blée, qui affirme la supériorité des conciles sur le pape. Lors du conflit avec le pape Eugène IV, il soutient la déposition de ce dernier et l'élection de Félix V, qui est son suzerain. A Bâle, il fait la connaissance de Konrad Witz, qui s'est déjà illustré dans la peinture religieuse, en particulier par ses réalisations dans l'église St-Léonard de Bâle. Metz l'invite à Genève pour réaliser le retable du maître-autel de la cathédrale.

Ensuite, Gabriele Condulmer, un benédictin vénitien, élu pape le 3 mars 1431 sous le nom d'*Eugène IV*. Il n'ose pas se présenter à Bâle où il risque de se faire minoriser. En même temps, il est très préoccupé par l'avancée des Turcs et voudrait convoquer un concile œcuménique afin d'obtenir la réunion avec les Eglises orientales et leur prêter un secours militaire efficace. Il dissout alors le concile de Bâle et en convoque un nouveau à Bologne. Soutenue par l'empereur d'Allemagne, l'assemblée bâloise refuse cette décision et poursuit ses travaux destinés à réduire le schisme des hussites en Bohême. Le concile de Bâle profite de l'occasion pour réaffirmer solennellement la supériorité des conciles sur le pape.

L'empereur de Byzance, Jean VIII Paléologue, recherche pour sa part désespérément une aide occidentale contre les Ottomans. Il insiste pour obtenir la convocation d'un concile d'union. Le pape Eugène IV propose qu'il se tienne à Ferrare, une ville proche de l'Adriatique, afin de permettre à l'importante délégation orientale (700 personnes) de rentrer plus facilement à Constantinople en cas d'aggravation de la situation militaire. La majorité de l'assemblée bâloise accepte cette réunion et se déplace à Ferrare, puis à Florence. Après deux ans de tractations, elle met au point un accord doc-

trinal permettant la réunion des deux Eglises, séparées par des excommunications mutuelles depuis le XI^e siècle. L'unité est célébrée le 6 juillet 1439 dans le Dôme de Florence.

Mais la minorité demeurée à Bâle poursuit la dissidence. Le concile de Ferrare déclare nulles alors les décisions bâloises. Les Bâlois répliquent en déposant le pape Eugène et en nommant à sa place *Amédée VIII, le duc de Savoie*. C'est un homme de grand talent. Il structure les possessions savoyardes, intègre le comté de Genève, envoie des troupes combattre les Turcs à Chypre, intervient en pacificateur dans le conflit entre Bourguignons et Armagnacs qui divise le Royaume de France, et fonde un ordre religieux de chevalerie sous l'égide de saint Maurice dans son château de Ripaille. Riche et puissant, il rejoint Bâle avec une nombreuse escorte. Il y est consacré prêtre, puis évêque.

L'empereur d'Allemagne, qui pour sa part s'est réconcilié avec le pape Eugène IV en 1438, fait pression sur les autorités bâloises pour qu'elles expulsent les derniers membres du concile. Ceux-ci se déplacent à Lausanne, dans le pays de Vaud qui fait partie des domaines savoyards. C'est donc dans la cathédrale de Lausanne qu'Amédée VIII est intronisé pape sous le nom de Félix V, le 23 juillet 1440.

Il est reconnu par une série d'Etats : la Savoie, l'Ecosse, la Bretagne, le Palatinat, le Milanais, l'Autriche, la Bavière, la Saxe, la Bohême, la Hongrie, la Pologne, les territoires de l'Ordre teutonique en Prusse et dans les Etats baltes, l'Aragon, les Baléares, la Sardaigne, la Sicile et certains territoires dans la région de Constance. Quand Witz peint le retable en 1444, la barque de saint Pierre navigue effectivement sur le Léman, aux yeux d'une partie de

l'Europe en tout cas. Mais la sphère d'influence de Félix V se délite progressivement. Une conférence réunit à Genève, le 8 novembre 1447, des ambassadeurs du roi de France, d'Angleterre, de Castille et du roi René d'Anjou. En 1448, l'empereur romain germanique Frédéric III conclut un accord avec Eugène IV et reconnaît ses droits. Dès lors, le prélat savoyard envisage de renoncer au pontificat, mais il tient à le faire dans les règles. L'acte d'abdication est signé le 7 avril 1449.

Entre temps, le 23 février 1447, le pape Eugène IV décède. Son successeur, Tommaso Parentucelli, est élu à Rome et prend le nom de Nicolas V. Il accueille avec joie l'abdication de Félix V et lui accorde de nombreux privilèges, dont le droit de porter la tiare. Les cardinaux qu'il avait choisis sont confirmés. Félix V est lui-même nommé évêque de Genève, légat pontifical et cardinal. Il se retire dans sa commanderie de Ripaille, où il décède en 1451.

« La pêche miraculeuse »



Sur les bords du Tibre

Par rapport au début du concile de Bâle, la situation de la papauté en ce milieu du XV^e siècle s'est donc radicalement améliorée. Plus de papauté rivale à Avignon. Plus de contestation insoutenable à Rome du fait des grandes familles de la cité (Eugène IV s'était senti si menacé qu'il avait choisi de se réfugier neuf ans durant à Florence ; les Romains avaient pu alors constater qu'en l'absence du pape, leur ville ne faisait pas le poids face à Florence, Venise ou Milan). Le conciliarisme avait montré ses limites avec les divisions du concile de Bâle. Et la chute de Constantinople avait affaibli considérablement le patriarche d'Orient, désormais sous domination musulmane.

Avec un pape humaniste comme Nicolas V, Rome reprend son rôle de capitale intellectuelle. Le pape s'entoure d'érudits, crée la bibliothèque vaticane, entreprend la construction du palais du Vatican et l'assainissement de la ville. Il tente de relancer la croisade contre les Ottomans. Quand il meurt en 1455, la ville a pris le chemin du redressement culturel et théologique et commence à rivaliser avec Florence sur le plan du rayonnement artistique. La barque de saint Pierre est revenue sur les bords du Tibre.

La rive de la Réforme

Mais tout n'est pas aussi heureux. Parmi les concessions accordées à Félix V, il y a le droit de regard donné à la Maison de Savoie sur les nominations au siège de Genève. Un privilège que les Savoies désiraient de longue date, car le contrôle de Genève et de son pont était vital pour la sauvegarde de leurs possessions au nord du

Léman. L'évêque étant prince de la ville, la mainmise des Savoies va pousser les Genevois à faire alliance avec les Suisses pour sauvegarder leur indépendance et la prospérité de leurs foires. L'évêque, autrefois arbitre dans cet affrontement, appartient désormais au camp savoyard et devient l'adversaire des libertés des Genevois. C'est une des causes du passage de Genève à la Réforme protestante.

Dans la *Pêche miraculeuse* de Konrad Witz, on voit au loin, sur l'autre rive, une troupe de cavaliers portant la croix blanche sur fond rouge de Savoie. C'était alors un symbole de paix et de sécurité. Près d'un siècle plus tard, ce sera un signe de guerre et d'hostilité. La barque de saint Pierre n'est jamais destinée à rester longtemps dans des eaux paisibles.

Dans le texte de saint Jean que Witz illustre, Jésus demande par trois fois à Pierre s'il l'aime. La dernière fois, peiné par l'insistance, Pierre bredouille : « Tu sais tout, tu sais bien que j'ai de l'affection pour toi. » Jésus lui confie la responsabilité du troupeau, mais le met en garde : « Quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais, quand tu seras plus vieux, un autre te ceindra et te traînera là où tu ne voulais pas. » (Jn 21,21) Une parole prophétique qui touche aussi bien l'(anti)pape Félix V que les autres pontifes de l'époque.

Si la barque de saint Pierre s'est effectivement trouvée, pour quelque temps, dans les eaux de la rade de Genève, elle n'y est pas restée longtemps. Elle n'a jamais fait autant d'escales dans l'histoire que lors des XIV^e et XV^e siècles européens.

J.-Bl. F.

Bruno Stefanini

Poids lourd du collectionnisme

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'art et journaliste

La collection de la Fondation pour l'art, la culture et l'histoire nous en dit plus sur Bruno Stefanini, celui qui l'a créée en 1980, que son fondateur lui-même. Pas une photo de lui, pas un entretien, ni dans la presse ni même dans le catalogue de l'exposition que le Kunstmuseum de Berne consacre à quelque cent cinquante peintures, infime aperçu de sa prodigieuse collection.

Bruno Stefanini est né en d'autres temps, lorsque la collection se vivait dans le secret. Le château de Grandson, qu'il acquiert en 1983, en est peut-être la métaphore la plus juste. Situées sur les terres vaudoises, les épaisses et hautes murailles de cette forteresse médiévale dominant depuis le XII^e siècle Neuchâtel et sa campagne environnante. Elles sont longtemps demeurées à distance, par la présence naturellement défensive du lac de Neuchâtel, dont les eaux se sont depuis abaissées.

Quel charme Stefanini a-t-il pu trouver à cette silhouette austère ? A l'évidence, le fait d'avoir été en 1476 le théâtre d'une bataille, à l'issue de laquelle le château et le fabuleux trésor des ducs de Bourgogne échappèrent à Charles le Téméraire. Passionné d'histoire, Stefanini collectionne les souvenirs de l'empereur François-Joseph, du tsar Nicolas I^{er} et de Napoléon I^{er}, dont il possède le testament et le lit de mort. Sans surprise, ce self-made man solitaire, qui gère seul ses affaires, admire les personnalités exceptionnelles qui

ont valeur de symbole. Avec un quasi fétichisme, il s'est ainsi attaché à John F. Kennedy, à Albert Einstein, à Sissi (illustrée dans ses collections par sa tenue de cavalière) et à Winston Churchill (dont Grandson expose la limousine Austin).

En toute chose, Stefanini a le goût de la grandeur. Le château de Grandson est l'un des plus vastes de Suisse. Outre les palais de Brestenberg en Argovie, de Salenstein et de Luxburg en Thurgovie, il posséderait près de 5000 appartements. Il a fait de l'immobilier, son fief et sa fortune.

Mais ce hobereau contemporain se préoccupe quelquefois plus de constituer un patrimoine que de l'entretenir. La ville l'a menacé de fermer le château de Grandson si des mesures d'urgence n'étaient pas prises afin de le rénover. La fondation qui en assure la gestion espère, grâce au mécénat et à la rentabilisation forcée de ses espaces, accroître son budget, afin notamment de recruter un conservateur dont le lieu n'est toujours pas pourvu !

Est-ce d'avoir manqué qui amène cet homme d'affaires à des réflexes d'épargnant parcimonieux ou, à l'inverse, à des élans compulsifs lorsqu'il s'agit d'enrichir sa collection ? Né d'un père ouvrier spécialisé dans la pose de tuyauterie, Bruno Stefanini apprend tôt la valeur des choses, que confortent ses années de privation sous les drapeaux pendant la Seconde Guerre

Sésame, ouvre-toi ! Anker, Hodler, Segantini...

Chefs-d'œuvre de la Fondation pour l'art, la culture et l'histoire, jusqu'au 24 août au Kunstmuseum, Berne, et du 5 décembre au 14 juin 2015 à la Fondation Gianadda, Martigny.

mondiale. La possession rassure. Donc pas question de vendre. C'est son credo, ainsi que le souligne Isabelle Messerli dans le catalogue.

Et l'art dans tout cela ? Sa mère aimait chiner, le fils l'accompagne chez les antiquaires et les brocanteurs de Winterthour, sa ville natale. Vers 20 ans, il achète un premier tableau de Robert Zünd, paysagiste suisse du XIX^e siècle, né et mort à Lucerne.

Patriotisme

En dépit de l'éclectisme déroutant des 8000 peintures, sculptures, objets d'art, armes, ouvrages de bibliophilie, costumes, etc., cette première acquisition et la sélection opérée par le Kunstmuseum révèlent l'attachement profond à la Suisse de Bruno Stefanini.

Fils d'immigrés d'origine lombarde, le collectionneur n'a guère vécu qu'en Suisse. Né en 1924, il appartient à une génération pour laquelle l'identité nationale avait un sens et était par devoir un

objet de fierté. Ce qu'on nommait, il y a peu, patriotisme, la collection de Bruno Stefanini en est l'emblème, avec Cunot Amiet, Arnold Böcklin, Augusto et Giovanni Giacometti, Ferdinand Hodler, Angelika Kauffmann, Jean-Etienne Liotard, Félix Vallotton et beaucoup d'autres. Animé par la vocation de préserver la mémoire d'artistes oubliés ou méconnus, le collectionneur constitue des corpus qui comptent parfois une cinquantaine d'œuvres. En 1985, dans une allocution adressée à des élèves officiers, il exhortait au respect et à préservation « de l'héritage culturel et historique ». Il n'aura de cesse ensuite d'empêcher la fuite des chefs-d'œuvre hors du territoire.

Le portrait de Bruno Stefanini, alors âgé de 50 ans, par Hans Jörg Limbach, sculpteur et compagnon de régiment de celui-ci, livre l'effigie réaliste, pour ne pas dire vériste, d'un visage sillonné de rides profondes et de plis d'amertume. Il est conforme aux penchants du modèle pour une esthétique figurative, parfois voilée d'académisme. En cavalier seul, l'amateur défend ses passions pour des artistes en marge des avant-gardes, dont, de toute évidence, il espère la reconnaissance. Il est vraisemblable que l'exposition du Kunstmuseum s'inscrive dans cette perspective. Il reste que cette histoire parallèle, particulièrement la partie dédiée au XX^e siècle qui révèle de véritables trésors, gagnerait à être confrontée à celle de la modernité, avec laquelle elle a entretenu un riche et perpétuel dialogue.

Enfin, plutôt que de se limiter à Berne et à la Fondation Pierre Gianadda, une itinérance au-delà des frontières helvétiques aurait suscité une aura et une plus large adhésion, propre à combler les vœux nécessairement prosélytes du collectionneur.

G. N.

C. Amiet, « Nature morte aux narcisses et aux oranges » (1908)



Monde pour petits, tout petit monde

cinéma

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

J'ai été voir *Le promeneur d'oiseau* en famille, et j'ai eu l'impression inédite que nous formions un échantillon parfait de public-cible. Cette production franco-chinoise peut toucher bon nombre de familles citadines privilégiées, dont les enfants sont menacés par le syndrome « I » (Ipad/Ipod/Iphone), caractérisé par un manque de contact et d'intérêt pour le réel en général et pour la nature en particulier. Plus globalement, le film colle à l'air du temps de nos sociétés post-modernes, où les familles ont tendance à « produire » des enfants-rois.

L'histoire est simple et peut-être comprise par tous. Ainsi la cadette de mes filles (6 ans) a-t-elle trouvé le film « super bien ! », et la puînée (10 ans) a « adoré. C'était très émouvant ! Elle a appris un peu la vie avec son grand-père. Ses parents, ils sont obsédés par le travail ! » « Elle », c'est Renxing, une Pékinoise de 8 ans dont le père est un architecte en vogue et la mère une femme d'affaires ; tous deux sont accaparés par leur vie professionnelle, et leur vie privée en souffre. Renxing - leur fille unique - est gâtée, égocentrique... et accro à son Ipad.

A la veille de vacances scolaires, alors que sa mère est envoyée en mission à Paris, que son père est attendu à Tokyo pour un projet prestigieux, et que sa nounou doit partir en province marier son fils, Renxing se voit confiée

à son grand-père, qu'elle n'a pas vu depuis quatre ans. Or l'ancien paysan a prévu de retourner en bus dans son village natal, au sud du pays, pour y libérer un vieil oiseau de compagnie, selon une promesse faite à son épouse décédée il y a quelque temps déjà. Le périple va transformer sa petite-fille.

Sortie de son environnement luxueux et de ses gratte-ciels en verre, la petite peste capricieuse râle d'abord contre l'inconfort du voyage (pannes, marches forcées dans la forêt touffue, nuits perturbées par les moustiques...). Puis, peu à peu, elle va ouvrir les yeux et se familiariser avec la campagne apaisante, les lacs d'eau claire, les rizières en terrasses, les arbres nouveaux centenaires, les chenilles, les buffles... et son gentil grand-père.

Le promeneur d'oiseau, de Philippe Muyl

« *Le promeneur d'oiseau* »



May in the Summer, de Cherien Dabis

Le jeu sobre de Li Bao Tian, qui interprète le vieux paysan, contribue à la réussite de ce joli film sans prétention. Le scénario comporte quelques invraisemblances un peu trop évidentes, mais le public-cible n'en a cure.

Pour sa première expérience de tournage en Chine, le réalisateur Philippe Muyl a réutilisé le schéma d'amitié intergénérationnelle qui avait déjà fait là-bas, en 2002, le succès d'un de ses films : *Papillon*, avec Michel Serrault.

Platitudes

May est une Jordanienne qui vit à New-York, où elle vient de publier un recueil de proverbes arabes. Elle est fiancée à Ziad, un Palestinien originaire d'Amman comme elle. La jeune femme le précède au pays natal, en été, pour préparer leurs noces. Elle y retrouve ses sœurs et ses parents.

Sa mère, évangéliste, lui signifie tout de suite qu'elle n'assistera pas aux célébrations parce qu'elle désapprouve le choix d'un conjoint musulman. May se rend compte également qu'après huit ans, sa mère n'a toujours pas digéré son divorce d'avec son père, un diplomate américain qui s'est remarié avec une jeune Indienne.

Loin de son fiancé, alors que la date fatidique approche et qu'avancent les préparatifs gérés par sa future belle-famille traditionaliste musulmane, May commence à douter...

May in the Summer, le deuxième long-métrage de Cherien Dabis, fleurit l'autobiographie. Le problème est qu'il est beaucoup trop « auto » et pas assez « graphique ». Qu'il est dur de réaliser un bon film ! Surtout quand on veut, comme Cherien Dabis, écrire le scénario, produire, réaliser, et interpréter le rôle principal. Résultat : le jeu des

comédiens est souvent démonstratif du fait d'une absence de direction, et la mise en scène est pataude. Bill Pullman (le père) fait ici figure de sosie pathétique de Michael Douglas ; j'ai eu du mal à reconnaître le comédien qui interprétait pour David Lynch le schizophrène inquiétant de *Lost Highway* en 1997. Quant à l'actrice franco-israélienne Hiam Abbas (la mère), je préférerais la voir il y a cinq ans dans le joli film *Les Citronniers*.

Très vite on se désintéresse de toutes les histoires mollement déroulées et on se raccroche aux rares scènes où Dabis détourne (sans l'en sortir) la caméra de son nombril : quand la jolie May fait son jogging dans Amman sous les regards concupiscents de gars hilares et sous ceux horrifiés des femmes voilées (les *ninjas*, comme les appelle sa sœur) ; ou quand May fait la planche sur la mer Morte en s'étonnant de la proximité de la rive palestinienne en face, avant d'apprendre que l'accès à la mer est truffé de mines pour dissuader les candidats à l'émigration ; ou encore, quand elle se réveille dans le désert de Wadi Rum, face aux majestueuses falaises en roches de grès.

D'aucuns situent *May in the Summer* dans la lignée des « films féministes » réalisés par des femmes issues de pays arabes, comme la libanaise Nadine Labaki.¹ Pour moi, ce n'est qu'un film superficiel et étriqué, à l'instar de cette sortie de May expliquant pourquoi elle aime Ziad : « Il est tellement gentil avec moi : il a si souvent préparé le repas pendant que je travaillais sur mon livre. Il m'apporte le petit-déjeuner au lit ! »

P. B.

¹ • Son film *Et maintenant, on va où ?* a été présenté dans *choisir* en décembre 2011.

Le Savoir, une île lointaine

théâtre

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Après le Théâtre de la Ville, à Paris, en mars, et l'Arsenic à Lausanne, Zurich accueillera cet été cet étonnant spectacle. Une histoire d'homo sapiens à l'ère de l'ordinateur.

Ils sont quatre sur scène, sortis d'un campus universitaire ou du métro. Quatre « urbains » assis sur un plancher vide, penchés sur leurs consoles, à tâtonner. C'est à travers celles-ci qu'ils se parlent. Leurs dialogues s'affichent sur le fond de la scène, comme des sous-titres au cinéma. Halory, Arnaud, Ondine, Denis semblent découvrir l'usage de ces étranges petites boîtes noires à clavier : communiquer.

Chaque réplique de leur conversation s'affiche en blanc sur le mur noir. Puis l'un d'entre eux découvre qu'il pense sans sa console électronique. Stupeur. Un « Ah comment tu fais ? » s'affiche. Très drôle en effet.

La découverte de la parole est un peu plus laborieuse (sur le plan de la transposition scénique s'entend). Il est question de larynx, d'appareil phonatoires, de phonèmes... Les concepts linguistiques sont-ils drôles au théâtre ? La salle rit en tout cas d'un air entendu.

Ayant expérimenté l'interaction humaine, nos explorateurs s'interrogent sur le partage démocratique de la parole. « Va falloir réglementer l'usage des panneaux ou bien c'est accès libre ? » « Et si on nommait un responsable de la communication ? » Les quatre pensent

et parlent alors d'une seule voix. Jolie métaphore des régimes politiques totalitaires.

On se tâte (philosophiquement) : les quatre cobayes de l'île du Savoir sont bel et bien des êtres « se percevant ». Euréka. Chacun étant ainsi défini, la question troublante de l'identité pointe le bout de son nez : « Mettons que je veuille être un autre »... Frissons.

Mais les bons vieux outils sont toujours nécessaires et c'est avec une pioche qu'Ondine casse le plancher et exhume un micro : « Je pense, je parle. » Nos quatre aventuriers de la connaissance - une île perdue au milieu de n'importe quoi, du chaos - découvrent le matériel et l'immatériel, la classification, la succession d'événements, le fait qu'on ne puisse pas revenir en arrière, bref tout ce qui constitue la vie de l'humain, à travers un jeu scénique plutôt génial.

Quand les apprentis philosophes sortent une guitare électrique de dessous la scène et passent en « mode chant », on est dans une inventivité décoiffante. Les spectateurs adorent. Et pour gérer toutes ces nouveautés cognitives, on téléphone à une société de dépannage, capable de livrer le « pack ontologique », le « pack de physique élémentaire » ou d'économie appliquée.

L'île de la Connaissance livre peu à peu ses secrets et c'est avec jubilation qu'on va jusqu'au bout de cette épopée philosophique, qui pioche avec

Germinal, de Halory Goeger et Antoine Defoort

avec Arnaud Boulogne, Ondine Cloez, Denis Robert et Halory Goeger
Zürcher theater spektakel, Zurich, les 24, 25 et 26 août 2014

Les demeurrées, de Jeanne Benameur,

créé au Théâtre
de Vidy,
mise en scène
Didier Carrier,
au Poche, à Genève,
du 16 octobre au
2 novembre 2014

humour dans l'inspiration surréaliste. *Germinal* est une métaphore de la construction de l'homo sapiens. Aventure vraiment extraordinaire !

Les demeurrées

Sur un court texte d'une romancière qui perce - Jeanne Benameur - deux comédiennes et une percussionniste, Laurence Vielle, Maria Pérez et Béatrice Graf, ont créé un petit bijou de spectacle autour des mots, témoins d'une histoire sociale.

Il y a la mère, la Varienne, une « demeurrée », analphabète, et sa fille, happée par l'école obligatoire (qui libère par l'instruction ou qui remet dans le rang, comme on préfère), dans un petit village où tout se sait.

Les mots, dits et joués avec passion sur scène, s'engouffrent par les yeux - le tableau noir - et ressortent par la

bouche de la fillette, Luce, rétive malgré elle, car la distance affective avec sa mère ignorante est trop douloureuse. Les oreilles, c'est la part de la percussionniste, qui fait feu de tout bois, ou plutôt de toute casserole, dans cet univers qu'on imagine fruste, seulement évoqué par de vieux cartables, des ustensiles de cuisine, des bassines en fer blanc, du papier froissé, une corde à linge, des napperons brodés. Luce, un prénom presque chanté, « un cri d'oiseau dans le matin », se réfugie dans les bois. Ça sera une perte pour personne, pense sa mère. « Elle fera une servante. »

Cela devait être ainsi dans les campagnes, au début de l'école obligatoire. Et sans doute aujourd'hui encore, ailleurs, très loin... et pas si loin, en somme, avec l'ailleurs transplanté ici. On pense à une autre écrivain, Noëlle Revaz, qui a aussi décrit avec force l'ignorance des êtres, proches des bêtes.

Bref. Il y a une histoire qui touche : le difficile parcours pour échapper à ce qui ressemble à une malédiction quand on vient de si bas. Mais la fillette sera sauvée par sa découverte du fil - on pense évidemment au fil d'Ariane, aux fileuses, aux mailles de Pénélope, à tout ce qui a fait le destin, humble ou mythologique, de générations de femmes. Des pelotes de coton à broder données par une villageoise un peu plus riche, qui emploie La Varienne à laver son linge, ouvriront à nouveau l'espace des mots à la fillette. Mots qui lui reviennent, qu'elle brode avec amour sur des napperons, pour les apporter à son ancienne maîtresse, malade, Mademoiselle Solange.

On n'est pas dans Zola, car le récit est poétique. Et peut-être que la poésie a parfois besoin d'ignorance pour s'élever...

V. B.

« Les demeurrées »



Nous sommes seuls

●●● Une interview **de Christian Bernard**,
directeur du Mamco et poète, Genève
par Sylvain Thévoz,
théologien et écrivain, Genève

Christian Bernard est né à Strasbourg en 1950. Concepteur et directeur du Musée d'art moderne et contemporain de Genève (Mamco), il est l'ancien directeur de la Villa Arson à Nice et critique d'art. Il poursuit depuis des années une intense activité de poète.

Sylvain Thévoz : *Comment êtes-vous venu à la poésie et comment y cheminez-vous ?*

Christian Bernard : « C'est d'abord une question d'oreille, donc de voix, de chaleur de langue, de saveur du lexique, de rythme, de ritournelle, tôt venue pour moi quand, vers 5, 6 ans, je rejoignais mon père dans son lit le dimanche matin et qu'il me disait des poèmes. Heredia, Sully Prudhomme ou Brizeux, pour ceux dont je me souviens. Puis l'école : fierté et inquiétude des récitations. Encore les cymbales parnassiennes, bien sûr, mais surtout le génie de La Fontaine, l'époustoufflant vertige des ellipses. Enfin, contre l'école, le gang des modernes, Rimbaud éclipsant les symbolistes, puis très vite Lautréamont et les surréalistes, *la beat generation*, Pound et Cummings. Parcours banal, mais accéléré. » Aujourd'hui, c'est naturellement plus complexe. Quelle que soit l'importance de la poésie US, la polarisation américaine des poètes français me fait son-

ger à celle des artistes français de la fin des années 60 et des années 70. Une séquelle tardive du Plan Marshall ? Ne pas méconnaître les pratiques poétiques européennes, ni la polyphonie qui monte de la globalisation, salubre pluralité des langues et des mondes. Ne pas négliger la profondeur de champ historique de la poésie des langues latines. Et détricoter le récit moderne sans rien liquider de ce que nous continuerons de lui devoir, mais réouvrir le canon. Philippe Beck s'y emploie, par exemple. Cheminer en crabe ou en kangourou. »

Vous dites que vous écrivez le matin, en arrivant au musée, entre 8h15 et 8h45, comme pour vous protéger des avalanches de la vie courante, comme une incantation, un viatique. La poésie, une forme spirituelle ?

« Les propos que vous rapportez s'appliquent à une période particulière de ma vie, celle où j'ai écrit le noyau des sonnets qui allaient donner *Petite Forme*. Presque tous ces textes ont été produits dans cet intervalle d'une demi-heure. J'y ai vu, ensuite, une façon de différer le stress du passage aux actes professionnels. Mais aussi de décharger les tombereaux de la nuit. Cette période est à peu près close.

» Je ne crois pas avoir employé le mot d'incantation, peut-être celui de viatique : "Le poème est un pèlerin / un colporteur à crécelle" (*D'antan*, in *Petite Forme*). Mais je demeure réfractaire à l'idée de spiritualité : "A lui-même s'achemine le chemin", avais-je écrit (vers 1974) dans *Travaux de déblai*. »

Dans votre recueil Petite Forme (Sitaudis, 2012), vous vous attachez au sonnet, vous en écrivez 50. Pourquoi ce choix ?

« J'ai construit *Petite Forme* à partir d'un corpus d'une centaine de sonnets. J'ai toujours écrit court, faute de temps, faute de matière aussi. Quantitativement, les formes brèves me conviennent. Le sonnet est assez vaste pour que l'on puisse y faire tenir plusieurs départs de feu. Assez limité pour ne pas perdre haleine. Assez labile pour travailler les quatorze vers qui sont les doigts de sa main et bâtir un théâtre dans sa paume. C'est une forme ancienne, moderne et contemporaine. Polyglotte aussi. Roubaud en a presque tout dit. Je pense aux capteurs de rêves des amérindiens. Ou bien je me vois en mécano montant et démontant ce condensateur d'énergie. »

Vous nommez Jacques Roubaud, Charles Cros, Jacques Dupin, Stéphane Mallarmé, Joachim du Bellay comme sources d'inspiration. On sent dans votre poésie des influences multiples, une vitesse américaine puisant aux sources antiques, romaines ou grecques. Comment tenez-vous cela ensemble ?

« "Pourquoi nier son père ?" demandait Pound. Roubaud, évidemment, mais aussi, et davantage, l'éblouissant Fourcade, sans oublier Deguy. Cros passionnément, mais également Corbière et Laforgue. Mallarmé sans doute, mais

à distance croissante. Je n'en finirais pas d'énumérer mes créanciers. Virgile, Ovide, Lucain. Du Bellay, inépuisable, et les poètes protestants des XVI^e et XVII^e siècles. Mais encore Lely, Dotremont, Luca, Celan. Ou bien, pêle-mêle, Christine de Pisan, Robert Walser, Guy Cabanel, Arno Schmidt, Guy Davenport, Clément Magloire-Sainte-Aude, W.S. Sebald. Aujourd'hui, Beck et Beurard-Valdoye. Ces listes n'ont guère de sens. Demain elles seraient autres. Ce sont des sémaphores dans le brouillard. Le poème comme colloque de ventriloques. »

Quel rôle joue le silence pour vous dans la création ?

« La "création" brise le silence, le reste est "littérature". »

Vous arrive-t-il de prier ?

« Non. Nul commerce avec nulle transcendance. Nous sommes seuls. »

Vous m'aviez dit un jour que la poésie était pour vous un rempart contre l'insupportable. Vous arrive-t-il qu'elle soit aussi un pont-levis ?

« On écrit pour être lu, peu ou prou. Depuis que j'ai recommencé à faire circuler des poèmes, il est arrivé qu'ils résonnent pour quelques-uns, passeurs ou passerelles. Quelques rencontres troublantes, quelques conséquences étonnantes. Mais ma petite entreprise reste encore très discrète. Permettez-moi, par ailleurs, de vous rappeler les derniers mots de *Petite Forme* : "Je est un bal masqué". »

Vous publiez régulièrement aux éditions Walden n press. Petites formes poétiques que vous disséminez dans la ville, donnez à des proches, des lecteurs choisis. Ces recueils seraient-ils des samizdats, des écrits de résistance ?

« Le dispositif Walden n press - nano-livres de huit à seize pages au plus, tirés entre trente et cent exemplaires, envoyés gratuitement par la Poste à des destinataires choisis - est une activité épistolaire archaïque à l'ère du courriel et des réseaux sociaux. La discrète élégance visuelle et tactile de ces "lettres", due à la graphiste Ho-Sook Kang, en atténue le caractère artisanal et domestique. C'est un luxe à côté des tapuscrits sur papier pelure que j'ai vus en 1969 à Prague et par le truchement desquels circulaient sous le manteau des poèmes surréalistes traduits du français.

» L'idée de diffuser certains textes, hors de tout autre commerce que celui de la lecture, sous cette forme d'édition de basse intensité, m'a paru une façon d'adresse quasi privée, adéquate (malgré son économie minuscule) à ces temps de fragilisation du commun, de la lecture et de la forme livre. »

Votre recueil Jardinage, aucune issue (Walden n press, 2011) est-il porté comme un coup de pied aux fesses au Candide de Voltaire ? Un refus du domestiqué pour l'appel de la sauvagerie ? L'extérieur ?

« Le titre de ce poème de 1982 est tiré du *Journal* de Kafka. C'est une première indication. C'est une sorte d'élégie du présent. Je ne songeais pas à Voltaire (dont l'ironie me ravit toujours) ni à la sauvagerie que je redoute quand elle cesse d'être une idée esthétique pour s'incarner. Ce poème, assez à part dans ce que j'ai écrit, m'apparaît comme un petit jardin décousu. Son caractère murmuré et fragmentaire laisse entendre les lacunes qu'il cultive. Vous me faites songer au livre de Kenneth White, poète et penseur du dehors, de l'extérieur, intitulé *En toute candeur* (1964). Je vois bien ce que la

candeur a pour elle, mais je ne crois pas à la pureté. J'entrevois ce qui se joue dans la notion d'extérieur, mais j'y subodore une contrebande du transcendant. Et j'espère me tenir toujours du côté des indociles et des irréguliers même quand je ne partage pas leurs raisonnements. »

Votre prénom, Christian, vous raconte quoi ?

« Ma mère espérait une fille qu'elle appellerait Christine. Faute d'imagination et pour adoucir sa frustration, elle me nomma Christian. Je crains qu'elle n'ait jamais pensé que cela signifiait "chrétien". Je n'ai jamais aimé ce prénom, même avant d'avoir pris conscience de ce qu'il connotait. Porter le Christ en bandoulière dans mon prénom constitue pour moi une manière d'antiphrase. Cela ne signifie pas que le fait religieux, la pensée chrétienne, la figure de Jésus, les mythes et écrits bibliques ne m'intéressent pas. Je reconnais ce qu'ils ont eu de matriciel dans ma culture et ma réflexion. J'ai d'ailleurs fréquenté la Jésuitière de Strasbourg dans mon enfance et je n'oublie pas ce que je lui dois.

» Dès l'adolescence, je me suis attaché à "me faire un nom" des deux prénoms de mon état-civil pour cacher le désarroi qu'ils m'inspiraient. L'étymologie de Bernard, "dur comme l'ours", m'a longtemps consolé de sa banalité et a contribué à nourrir ma construction imaginaire. »

S. Th.

Histoire d'un schisme

Giovanni Miccoli,
Les anti-conciliaires.
Les l'efébristes à la
reconquête de Rome,
 texte traduit de l'italien
 par Bruno Clarot sj et
 Christine De Paepe (†),
 et revu par Benoît
 Malvaux sj.
 Edition française
 augmentée, Bruxelles,
 Lessius 2014, 408 p.

Voici un livre important qui retrace l'histoire du schisme de Mgr Marcel Lefebvre et de la Fraternité Saint-Pie-X,¹ depuis l'époque du concile Vatican II jusqu'aux tentatives de réconciliation sous le pontificat de Benoît XVI. L'auteur, ancien professeur d'histoire à Trieste, s'est déjà illustré par une contribution à *Histoire du Concile Vatican II*.² La partie la plus importante de l'ouvrage retrace l'après-schisme (1988), depuis la lente récupération des transfuges de la Fraternité Saint-Pie-X jusqu'aux efforts répétés sous Benoît XVI pour une résolution de la scission. C'est aussi en partie un bilan partiel des deux derniers pontificats, celui de Jean Paul II et celui surtout de Benoît XVI, jusqu'à sa renonciation en 2013. Les véritables causes de la scission sont à chercher sur des points décisifs du Concile : la liturgie, l'œcuménisme, la liberté religieuse, la relation aux autres religions, la renonciation à vouloir bâtir la « cité catholique » par le bras de l'Etat. Persuadée d'avoir gardé la Vérité et la Tradition de l'Eglise (catholique), la Fraternité s'oppose à ces points qu'elle considère comme les erreurs du Concile. Tactiquement, elle s'adosse au pape tout en le critiquant violemment. Le 2 juillet 1988, Jean Paul II sanctionne l'acte très grave de rébellion que représente l'ordination sans autorisation de quatre évêques par Mgr Lefebvre. Il établit en sus une commis-

sion destinée à permettre le retour dans la communion avec Rome de ceux qui ne désirent pas suivre l'évêque schismatique. Un long processus s'ouvre alors, tortueux, avec des incertitudes des deux côtés et avec, comme point d'arrivée provisoire, en 2007, la révocation de l'excommunication frappant les quatre évêques ordonnés et la mise en route d'entretiens doctrinaux.

Plan de réconciliation

Au cours de cette longue période (1988-2007), des petits groupes ou des communautés particulières quittent le giron d'Ecône pour reprendre la communion avec Rome. Ainsi de la Fraternité Saint-Pierre de l'abbé Bissig en Suisse, de l'abbaye bénédictine du Barroux dans le Midi de la France ou encore de l'Institut du Bon Pasteur à Bordeaux. Rome leur accorde le droit de célébrer la messe « traditionnelle » selon le rite en vigueur en 1962 et les soutient dans la création d'un séminaire pour accueillir des jeunes désireux d'une « solide formation théologique, spécialement thomiste ».

- 1 • Miccoli cite plusieurs fois la revue *choisir* qui s'est beaucoup engagée à ce sujet, notamment par les éditoriaux de Jean-Blaise Fellay sj. (n.d.l.r.)
- 2 • Sous la direction de Giuseppe Alberigo, t. IV, ch. II, « Deux points chauds : la liberté religieuse, les relations avec les juifs », Paris, Cerf 2003, pp. 123-240.

La nécessité pour les groupes traditionalistes de promouvoir la communion avec l'évêque et le clergé diocésain est mentionnée. Les évêques, pour leur part, doivent mettre à disposition dans leur diocèse des églises et des prêtres pour la célébration de la messe selon l'ancien rite, même si certains jugent que ce n'est pas nécessaire vu le manque de fidèles. Un évêque des Philippines est ainsi rappelé à l'ordre par un bureau de la curie romaine. En fait « de larges zones d'ombre et des non-dits accompagnent ce plan de réconciliation ».

En 1998, la Fraternité Saint-Pierre et l'association *Una voce* organisent un pèlerinage à Rome avec audience publique de Jean Paul II. En 2003, le cardinal Castrillon Hoyos, président de la Commission *Ecclesia Dei*, célèbre avec six autres cardinaux, deux évêques et 3000 fidèles une messe solennelle selon le rite de Saint-Pie-V dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, une des quatre grandes basiliques de Rome. Autant d'occasions d'affirmer le poids que les groupes traditionalistes sont en train de prendre dans l'Eglise catholique.

Les deux faces de Janus

L'aspect identitaire du catholicisme incarné par le pape Wojtyla attire les traditionalistes, mais d'autres traits saillants de son pontificat sont violemment rejetés par eux : l'œcuménisme, son engagement pour la liberté religieuse et le dialogue interreligieux. Selon Ecône, les conversations interreligieuses à Assise sont un immense scandale et un péché public contre le premier commandement ; les demandes répétées de pardon pour les fautes de l'Eglise ou de ses membres lors du

grand Jubilé de l'an 2000 sont incompréhensibles ; de même en ce qui concerne le rapprochement avec les juifs. Même le style médiatique du pape « abaisse [à leurs yeux] la grandeur de celui qui représente le Christ sur la terre ».

« Le fait que Rome finisse par accepter toutes ces attaques, des jugements violents et insultants, certes avec des récriminations et des protestations, constitue une véritable énigme, qui sous-tend les tentatives répétées du Vatican pour arriver, malgré tout, à une réconciliation avec la Fraternité Saint-Pie-X », écrit l'historien.

Lorsqu'en 2005 le cardinal Josef Ratzinger est élu pape, la Fraternité Saint-Pie-X présente un double visage : l'un d'ouverture et l'autre de méfiance à l'égard de celui qu'elle connaît bien depuis la rupture de 1988. Elle poursuit alors un double but : mettre au clair, par ses interlocuteurs romains, les bases sur lesquelles elle se déclare disposée à discuter, et rassurer ses membres et ses fidèles qu'elle ne cédera sur rien.

Les nombreuses critiques émises par Benoît XVI alors qu'il était encore le cardinal Ratzinger à l'encontre de « la nouvelle messe » et de la liturgie instaurée après le Concile ont trouvé une oreille attentive chez Mgr Fellay, le successeur de Mgr Lefebvre.

Pour Mgr Fellay, l'élection de Benoît XVI représente même une « perspective de reprise » (du dialogue), parce que le cardinal a dressé une description réaliste de la situation très préoccupante de l'Eglise. Ainsi le pape émérite a joué un rôle décisif dans le changement à l'égard des crimes de pédophilie commis par des prêtres catholiques, scandale qui éclate aux Etats-Unis dès le début des années 2000, puis dans de nombreux autres pays. Benoît XVI s'attaque au mal. Il reconnaît les fautes,

invite à la pénitence et à la purification. Aux évêques d'Irlande, il écrit : « On ne peut pas nier que certains d'entre vous et de vos prédécesseurs ont failli, et parfois gravement... il faut admettre que de graves erreurs de jugement ont été commises et que des défaillances dans le gouvernement ont eu lieu. » Il prône la dénonciation des crimes commis et « le devoir de justice qui implique à l'égard des victimes, non seulement la punition des coupables par des mesures du droit canonique, mais aussi le recours à la justice civile ».

D'un autre côté, la Fraternité se méfie du nouveau pape car sa pensée tient compte du conditionnement historique que le temps exerce sur la formation de la vérité et donc des dogmes. Les livres de Benoît XVI sont d'ailleurs classés parmi ceux des « théologiens modernistes » dans la bibliothèque d'Ecône ! Mû par un profond souci de l'unité de l'Eglise, Benoît XVI, pour sa part, pousse très loin les ouvertures en direction de la Fraternité. Il favorise dans la liturgie l'utilisation du rite de saint Pie V, multiplie les gestes de conciliation, reçoit Mgr Fellay en audience. Il demande aux évêques de donner des lieux et des prêtres pour célébrer la messe selon l'ancien rite, sans toujours tenir compte des conditions locales et sans exiger que ces prêtres, souvent formés à Ecône, s'insèrent dans la formation pastorale des diocèses.

Si Mgr Fellay cherche la voie de la réconciliation, il demeure néanmoins très prudent et méfiant car il craint par-dessus tout une division à l'intérieur de sa Fraternité : une partie du mouvement demeure en effet opposée à tout compromis. Or le préambule, dans le projet d'accord, doit comporter une reconnaissance explicite des documents du Concile. C'est un obstacle

infranchissable pour Ecône. Mgr Fellay refuse de le signer ou cherche à l'asortir de nouvelles précisions.

Fin des ambiguïtés

En février 2013, survient la démission de Benoît XVI, un acte sans précédent dans l'histoire de la papauté et qui rend la personne et la fonction du pape moins « sacralisées », davantage en prise avec la réalité d'une personne qui est parvenue à la limite de ses forces. Les responsables d'Ecône ont perçu cet aspect, qui est venu interrompre leur velléité d'entente.

L'élection du cardinal Bergoglio rend la perspective d'une réconciliation très improbable. Giovanni Miccoli, pour l'édition française, a ajouté un bref chapitre sur cet événement et sur les premières réactions de la Fraternité.

La rupture sera sans doute longue, mais ne laisse pas d'ambiguïté - et cela est à saluer - pour l'orientation de la très grande majorité des croyants dans l'Eglise catholique : une liturgie participative de la messe et des autres sacrements, l'ouverture œcuménique vers les autres Eglises, l'estime pour les autres religions et la liberté religieuse. Ce tournant que furent le Concile et sa mise en œuvre se poursuit bel et bien.

Joseph Hug sj

■ Religions

Collectif**L'islam***20 clés pour comprendre*

Paris, Albin Michel/Le Monde des religions 2013, 156 p.

Ils sont enseignants, philosophes, poètes, écrivains, recteurs, imams. Tous et toutes ont eu en commun l'envie de faire découvrir ou redécouvrir l'islam. Ils disent ce qu'il est pour eux. On sent une remise en cause de ce qui circule dans nos pays sur cette religion qui continue d'inspirer incompréhension et peurs, et une dénonciation de l'interprétation abusive du Coran faite par « des politiques et des religieux musulmans ».

Vingt chapitres. Vingt thèmes différents. Ce livre, utile, facile à aborder et, me semble-t-il, courageux, est construit (et peut se lire) comme une encyclopédie. Il donne des réponses à nos interrogations concernant le Coran, les cinq piliers de l'islam, mais aussi la Charia, la politique, les femmes en islam, etc. Parmi eux, j'en citerais particulièrement trois.

Le réformisme, rouvrir « les portes de l'*ijtihad* » - soit de l'interprétation du Coran - fermées à partir du X^e siècle... L'auteur de ce chapitre rappelle, sur un ton très personnel, que chacun est libre de recommencer l'interprétation du texte, aussi sacré soit-il.

Islam et politique, la tentation théocratique : les fondamentalistes musulmans affirment que l'Islam est à la fois religion et Etat. Pourtant cette thèse selon laquelle religieux et politique, temporel et spirituel seraient inextricablement liés est à peine visible dans le Coran.

La condition des femmes, une inégalité de fait : si le Coran érige comme principe l'égalité des croyants, la femme reste un sujet de droit mineur...

Les hommes et les femmes qui ont écrit ce livre veulent faire passer un message, à savoir que l'interprétation du Coran, faite et défendue aujourd'hui par bon nombre de responsables musulmans, n'est pas la bonne. Elle n'est pas celle qui a prévalu jusqu'au X^e siècle.

Ces voies sont-elles annonciatrices d'un cheminement qui facilitera notre compréhension mutuelle et notre vivre ensemble ?

Nous le souhaitons tous. Un regret cependant : personnellement, j'aime aborder la religion des autres au travers de la foi de ceux qui écrivent. Là, je suis restée sur ma faim, pas de profession de foi, pas de soufflé. Mais c'était sans doute la volonté des auteurs.

Odile Tardieu

Sous la direction d'Yvon Tranvouez**La décomposition des chrétientés occidentales 1950-2010**

Brest, Centre de recherche bretonne et celtique 2013, 400 p.

« Je n'annonce pas la mort du catholicisme, que je me garderai bien de pronostiquer (trop de bons esprits s'en sont périodiquement donné le ridicule). Je m'occupe de la décomposition des chrétientés occidentales, c'est-à-dire de l'effacement de la configuration sociale favorable qui a longtemps été celle de l'Eglise catholique dans diverses régions de l'Europe (...) et de l'Amérique du Nord, du Québec à la Vénétie comme de l'Irlande au Pays basque. » Voici, sous la plume d'Yvon Tranvouez, le programme de travail du volume et de ses 21 contributions. Elles permettent une approche comparatiste pour comprendre la *décomposition des chrétientés occidentales* dont Tranvouez identifie deux seuils importants, l'un vers 1970 et l'autre autour de 2000.

Dans cette perspective comparatiste, les contributions de Sylvie Couchepin (sur l'émancipation des femmes catholiques dans le Valais romand des années 1960), de Lorenzo Planzi (sur le clergé romand autour de Vatican II) et de Francis Python (sur le catholicisme, l'appartenance cantonale et l'identité nationale) situent quelques aspects du catholicisme romand dans un contexte plus large. Des concepts tels que « déchristianisation », « exchristianisation », « abchristianisation » ou encore « exculturation » sont discutés, chacun méritant une réflexion intense.

De par sa nature même, le volume ne prétend pas donner des réponses aux questions théologiques et pastorales soulevées par les historiennes et historiens. Néanmoins, des pistes intéressantes sont soulevées, notamment dans la conclusion d'An -

dré Rousseau (qui insiste sur l'importance de « l'Eglise catholique locale et paroissiale »), et dans celle de Christian Sorrel, dont les questions pertinentes constituent un véritable programme de travail pour l'Eglise et la théologie contemporaines.

Michael Quisinsky

■ Bible

Elian Cuveillier

Le sermon sur la Montagne

Vivre la confiance et la gratuité
Bière, Cabédita 2013, 92 p.

En cinq chapitres - *Une traversée, L'Evangile comme paradoxe, Les antithèses (excès du don et confiance en la gratuité), Le Notre Père et Théologie de la non-violence* - l'auteur étudie le sermon sur la montagne qui, dans l'Evangile de Matthieu, est au commencement du ministère de Jésus.

Dans les Béatitudes, le bonheur se reçoit au cœur de l'épreuve, dans l'attente d'une récompense dont l'origine est céleste. Jésus donne, par sa Parole, le véritable sens à la Loi et aux promesses prophétiques. Il s'adresse par elles non seulement à ses disciples, mais aux foules qui seront aussi au bénéfice de cette parole d'autorité.

Jésus rappelle le commandement : « il a été dit », mais le met en tension avec sa propre parole : « mais moi je vous dis ». Quand il parle de la prière, il insiste sur le fait qu'elle ne consiste pas à assouvir une simple demande de satisfaction mais qu'elle est d'abord décentrement et abandon de ses préoccupations et de ses prétentions. Au lieu d'une inquiétude pour les choses de ce monde, chacun est invité à la confiance absolue dans le Père céleste.

Quant aux paroles sur le jugement, elles sont à entendre dans le même sens que celles sur le pardon : il s'agit de sortir de la logique de la réciprocité et de la loi du talion.

Matthieu, en restituant ce sermon, a vraisemblablement travaillé à partir de traditions préexistantes qui n'avaient pas cette forme. Preuves en sont les Béatitudes parallèles chez Luc. Heureux en grec évoque la félicité des dieux, des rois, des riches. Plus rare est l'idée de dynamique, de mise

en mouvement. La racine hébraïque correspond à l'idée de s'élaner en avant... d'où les termes *en marche* ou *debout* dans certaines traductions.

Ce sermon est-il une éthique ? Une morale ? L'auteur défend une idée différente : il crée chez celui qui se met à son écoute dans la confiance et la disponibilité, une compréhension renouvelée de sa propre existence et du monde qui l'entoure.

Ce sermon est aussi une violence faite à la logique d'un monde et Jésus devra assumer la violence que ses paroles suscitent... Il s'adresse à ceux qui sont à l'écoute d'une parole capable de renouveler leur existence. Il s'adresse à tous.

Marie-Luce Dayer

Pierre Mourlon Beernaert

Les quatre évangiles

Namur, Fidélité 2013, 128 p.

Un seul Jésus mais quatre récits variés sur ce Jésus. Pourquoi donc quatre évangiles ? L'auteur répond à cette question en reprenant les textes non dans l'ordre du Nouveau Testament, mais dans celui de leur rédaction : Marc dans les années 70, Matthieu et Luc en 80-85 et Jean à la fin du 1^{er} siècle.

Alors qu'il n'est « nullement question de reportages ou de biographies de Jésus, cet Evangile quadriforme », selon la formule consacrée d'Irénée de Lyon, fonde l'historicité du christianisme. Tout chrétien devrait être attentif à cette diversité, qui se révèle pleine de sens mais ne peut être confondue avec les évangiles apocryphes (non retenus dans le Canon par les Pères de l'Eglise).

S'attachant à exposer pourquoi un seul évangile, à l'instar d'un seul Coran, ne suffirait pas à révéler les richesses de Jésus, l'auteur entre dans chacun des quatre textes en montrant leurs ressemblances et leurs différences. Puis il discerne dans chacun des évangiles le visage du Christ et le chemin proposé à ses disciples. Traitant des caractéristiques de style et de vocabulaire de chaque rédacteur, il propose enfin un guide de lecture qui montre la spécificité de chaque écrit face aux trois autres.

Cette diversité des quatre évangiles est signe pour les chrétiens qu'il « n'y a pas de

Parole de Dieu sans paroles humaines » et que le christianisme n'est pas, comme on l'a trop souvent dit, une religion du Livre. Il s'agit bien d'« une foi en une Personne, vivante, ressuscitée, et en ses témoins fidèles ».

Anne Deshusses-Raemy

■ Philosophie

Gianfrancesco Ravasi et Luc Ferry

Le cardinal et le philosophe

Paris, Plon 2013, 315 p.

Cet ouvrage est un dialogue entre un théologien catholique (cardinal) et un philosophe (ancien ministre) qui se dit incroyant, mais dont la culture religieuse est exemplaire. Un dialogue précédé de deux monologues, que chacun des deux protagonistes aura lus avant que ne puisse effectivement être entamé le dialogue proprement dit.

La rencontre eut lieu, à Rome, on ne sait trop quand, dans le cadre du « Parvis des Gentils », soit des journées d'échanges entre croyants et non-croyants instaurées par Benoît XVI. Empreint d'une sereine courtoisie, cet échange comprend pour l'essentiel quatre domaines : la primauté de l'aimer sur le comprendre ; si Dieu existe, d'où vient le mal ? ; la nature remise en question comme norme éthique et politique ; la laïcité comme règle et condition d'une société démocratique.

Si le théologien est le chantre de la *foi* et de ce qui en découle, le philosophe explore et exploite les *valeurs* du christianisme, et cherche à en reconnaître l'importance pour une société « laïque ». L'importance notamment de l'amour - *agapè* réconcilié avec *éros* - associé au rôle essentiel de la raison dont il nous est dit que saint Thomas en reconnut le pouvoir propre et la capacité de « mettre fin aux angoisses existentielles de l'humanité », donc de signifier à l'homme ses fins dernières. Ce qui visiblement fascine le philosophe.

C'est sans doute au chapitre IV de l'exposé du cardinal Ravasi, qu'éclate ce qui pour le moins distingue le croyant et l'incroyant. Si le second table sur des valeurs, pour le premier c'est l'homme qui, dans son être, est récapitulé - reconstitué - dans la « lumière des quatre étoiles » qui lui sont

données : l'amour divin adressé à l'homme, la foi qui accueille cet amour, le don de l'Esprit, c'est-à-dire du souffle de Dieu, et la vie. « Désormais l'homme qui a accueilli la grâce dans la foi et qui a reçu l'esprit de la vie divine acquiert un nouveau statut intérieur, que décrit le terme de justification. » Un livre éclairant, nourrissant et agréable à lire.

Philibert Secretan

Jean-François Malherbe

Tendre l'oreille à l'inouï

L'éthique des hérétiques

Paris, Cerf 2013, 256 p.

Etrange et beau livre que cette *Ethique des hérétiques*. Et si je privilégie le sous-titre, c'est qu'il contient deux informations essentielles. C'est en moraliste, en théoricien de la raison pratique, que l'auteur aborde sept philosophes qu'il taxe d'hérétiques. Mais alors qu'on appelle habituellement « hérétique » une doctrine déviante, il s'agit ici de caractériser des « penseurs critiques, qui, par respect de leur tradition s'interrogent, plutôt que d'admettre a priori qu'elle va de soi », et qui « pratiquent une brèche dans l'impensé de cette tradition ». Formellement, il s'agit de ne pas penser essentiellement selon la règle du tiers-exclu, c'est-à-dire en *ou bien/ou bien*, mais en admettant le tiers-inclus, autrement dit le *et* qui joint les contraires au lieu de les opposer.

C'est ainsi qu'Héraclite « habite la tension des contraires » : être et ne pas être ce qu'on voit ; que Socrate concilie le savoir et l'ignorance ; qu'Epicure ressent dans l'harmonie, c'est-à-dire dans la résolution des dysharmonies de la vie, le secret du plaisir ; que Maître Eckhart, conciliant l'Être et le Néant, abîme Dieu en l'homme et l'homme en Dieu ; que Spinoza pratique une voie du tiers (-inclus) - Dieu ou la Nature - qui « passe par l'infatigable requête de la liberté de penser et de dire ce qu'on pense » ; qu'Hannah Arendt disjoint le calcul séparateur et la pensée intégrante, soit l'inclusion éthique et l'exclusion technique dont Eichmann est l'exemple flagrant ; que Wittgenstein, en multipliant les jeux de langage, déjoue toutes les illusions d'une saisie unique et exclusive de la réalité.

Et n'est-ce pas que le juste milieu, qui caractérise la vertu selon Aristote, est très précisément le lieu de la « conciliation dépassante » de ces contraires que sont le manque et l'excès ? Un beau livre, disais-je.

Philibert Secretan

■ Une collection

Son mot à dire

Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2013 - 2014

Cette collection de poche des éditions Ouverture, d'un format pratique à emporter et à prix doux, étonne par sa diversité thématique (la modernité, les rapports ado-adultes, guérir, formateur d'enseignant, etc.), son réalisme et ses émotions. Cinq volumes de la collection sont présentés ici.

Christine Sigwart-Sartorius a écrit *Lumière en plein visage. Shlomo*. Ce roman en forme de témoignage vécu mêle l'accueil d'un sans-papier aujourd'hui et une remontée dans l'histoire des années 40 où une migration gigantesque est déclenchée à travers l'Europe. Sujets ô combien actuels. Beaucoup de sensibilité et de tact dans ce plaidoyer pour la solidarité.

François de Vargas, théologien qui a engagé sa vie dans la défense des droits humains, s'interroge dans *Chrétien quand même* sur ses doutes et sa fidélité à une foi mise à l'épreuve de notre époque. La question du langage suranné, les divergences des fois multiples des chrétiens, les interrogations ne l'ont cependant pas détourné de la suivance du Christ. De nombreux chrétiens s'y retrouveront.

Francine Carrillo plaide *Pour une spiritualité de l'insurrection*. Nous sommes appelés au devenir, à aller de l'avant, car « le Dieu qui s'y révèle se tient du côté du mouvement plus que de l'être », constate-t-elle. Et entrer dans le mouvement de la vie ne va pas sans « une entrée en insurrection » contre ce qui entrave ce mouvement. Francine Carrillo trouve « l'élan vers ce qui élève » à la margelle du puits de Jacob, lorsque Jésus rencontre la Samaritaine (Jn 4,3-29). Entrer en insurrection, c'est entrer dans le silence contre le bavardage, la gratuité contre la logique de l'efficacité, le

« peu » contre le « trop », la joie contre la plainte. Cette méditation nous entraîne au bord de notre propre puits, ce cœur où puiser « l'eau vive où Dieu lui-même reprend vie ».

Enfin, dans ses deux volumes de *Formateur d'enseignants*, **Eric Walther** - instituteur nommé à l'École normale de Lausanne, puis à la Haute école pédagogique (HEP) comme professeur formateur des futurs enseignants - parle de son expérience vécue au quotidien avec des jeunes stagiaires qui font leurs premières armes devant une classe au degré primaire dans le canton de Vaud. La pédagogie n'ayant pas de frontière, les questions et les problèmes soulevés sont d'un intérêt général. L'auteur se veut « formateur réflexif » qui analyse ses expériences à partir des cas qu'il rencontre. Les exemples cités montrent la complexité de toute relation pédagogique. Le discours du maître est un discours de pouvoir qui peut blesser, signaler la faute et engendrer la culpabilité. Alors la condition nécessaire pour assurer la formation se trouve dans la relation, la rencontre, la vie en dialogue. Former exige l'ouverture, la patience, la tolérance, toutes qualités qui excèdent largement la simple relation pédagogique.

Le lecteur suit le cheminement d'un pédagogue sur le terrain, découvre avec lui le sens de sa tâche et de sa responsabilité, le respect qu'il éprouve pour les candidats et la conviction « qu'on n'en finit jamais de devenir un homme ».

Marie-Thérèse Bouchardy
(pour les ouvrages
de Sigwart-Sartorius,
de Vargas et Carrillo)

Françoise Gaud
(pour les ouvrages de Walther)

Alois Frère, *Pèlerins de confiance. Le chemin de communion suivi à Taizé*, Taizé, Presses de Taizé 2013, 208 p.

Baptiste-Marrey, *Albert Camus : un portrait. Suivi de 29 lettres inédites*, Paris, Fayard 2013, 186 p.

Bhutto Fatima, *Les lunes de Mir Ali*, Paris, Les Escales 2014, 308 p.

Bobin Christian, *La grande vie*, Paris, Gallimard 2014, 126 p.

Boespflug François, *Religions, les mots pour en parler. Notions fondamentales en Histoire des religions*, Montrouge/Genève, Bayard/Labor et Fides 2014, 398 p.

Calmy-Rey Micheline, *La Suisse que je souhaite*, Lausanne, Favre 2014, 154 p.

*****Coll.**, *Le dû à tout homme. Situation et défis du système international de protection des droits de l'homme*, Saarbrücken, Dictus Publishing 2014, 264 p. [44898]

*****Coll.**, *Le souffle artiste*, Genève/Montréal, Labor et Fides/Novalis 2014, 108 p. [44877]

Devillers Luc, *Luc, évangeliste du salut*, Bière, Cabédita 2014, 92 p.

Durel Alain, *L'archipel des saints*, Paris, Albin Michel 2014, 228 p.

Dziwisz Stanislaw, *J'ai vécu avec un saint. Le cardinal-archevêque de Cracovie, ancien secrétaire de Jean-Paul II, raconte*, Paris, Cerf 2014, 174 p.

François (Jorge Maria Bergoglio), *Réflexions sur l'espérance I*, Paris, Parole et Silence 2013, 200 p.

Gauthier Jacques, *Dix attitudes intérieures. La spiritualité de Thérèse de Lisieux*, Montréal/Paris, Novalis/Cerf 2013, 182 p.

Gauthier Jacques, *L'aventure de la foi : quinze variations*, Paris, Parole et Silence 2013, 84 p.

Henning Christophe, *Petite vie de Jean-Paul II*, Paris, Desclée de Brouwer 2014, 112 p.

Kelen Jacqueline, *Les amitiés célestes*, Paris, Albin Michel 2014, 312 p.

Kelen Jacqueline, *Une robe de la couleur du temps. Le sens spirituel des contes de fées*, Paris, Albin Michel 2014, 336 p.

Kerangal Maylis de, *Réparer les vivants. Roman*, Paris, Gallimard/Verticales 2014, 288 p.

Lenoir Thierry, *Divine rencontre. Jésus, sourcier des âmes*, Bière, Cabédita 2014, 96 p.

Lorenzato Bernard, *Promenade au jardin des Mères de l'Eglise. Figures de femmes des premiers temps de l'Eglise. II^e-VI^e siècles*, Paris, Médiaspaul 2014, 112 p.

Mello Anthony de, *Redécouvrir la vie*, Paris, Albin Michel 2014, 150 p.

O'Malley John W., *Une histoire des jésuites. D'Ignace de Loyola à nos jours*, Bruxelles, Lessius 2014, 176 p.

Paschoud Sophie, *Le pari insensé du salaire minimum*, Lausanne, Centre patronal 2014, 98 p.

Ravasi Gianfranco, *Qui es-tu, Seigneur ? Rencontres et conflits avec un homme qui a changé l'histoire*, Paris, Médiaspaul 2014, 104 p.

Roger Frère (= Roger Schutz), *Vivre l'aujourd'hui de Dieu - et les premiers livres*, Taizé, Presses de Taizé 2013, 270 p.

Roucou Christophe, *Le prêtre et l'imam*, Montrouge, Bayard 2013, 190 p.

Schwarz Jennifer, *Une histoire de famille*, Paris, Robert Laffont 2014, 156 p.

Spadaro Antonio, *Cyberthéologie. Penser le christianisme à l'heure d'Internet*, Bruxelles, Lessius 2014, 156 p.

Svidercoschi Gian Franco, *Le retour des clercs. L'Eglise entre cléralisme et concile*, Paris, Médiaspaul 2013, 152 p.

Tagle Luis Antonio G., *Peuple de Pâques. Communauté vivante*, Paris, Médiaspaul 2014, 208 p.

Zeissig Philippe, *Une minute pour chaque jour*, Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2013, 352 p.

Amadeus

C'est en revoyant le film de Milos Forman sur Mozart, Amadeus, que m'est revenue cette évidence : la grâce agit comme bon lui semble, se pose sur qui elle veut, et se moque bien des enveloppes charnelles.

A voir ce pauvre Salieri, grave, pieux, tout rempli de componction, qui arrache quelques bribes un peu fades de musique aux heures douloureuses de composition, on se dit qu'il mériterait mieux. Et pourtant. La piété n'y fait rien, ses actes restent sans effet, et au vieux compositeur de cour la grâce préfère un jeune homme au rire de crécelle et aux mœurs décousues : Mozart. Il est dans la vie comme une poule affolée, inconstant, frivole, empêtré dans les soucis de chair et d'argent, incapable de se maintenir à flot. Mais quelque chose en lui gronde et agit, quelque chose qui le ronge et le pousse à vouer tout son être à la musique. Et quelle musique ! Salieri finira par jeter son crucifix au feu,

reprochant au Seigneur son ingratitude, et mourra oublié. Mozart, lui, restera. Pour cette musique d'une beauté si complète qu'on ne peut la qualifier, bien sûr.

La grâce agit comme bon lui semble, et n'a cure ni des croyances ni des comportements. Elle s'offre sans condition, et ce don mystérieux - injuste, incompréhensible, jugerait-on parfois - devrait aiguiser notre ouverture d'esprit autant que notre humilité. Trouver ces bribes lumineuses dans les vers d'un poète farouchement athée, dans les notes d'un musicien punk qui joue son dernier morceau et pour qui Jésus n'est qu'un prénom espagnol passé de mode : étrange déroute, et pourtant. Je préfère mille fois découvrir, ébaubi, abasourdi même parfois, la grâce dans les recoins les plus audacieux, inattendus, sur lesquels elle se pose, plutôt que de m'obstiner à la chercher seulement dans les cases étroites que l'on a tendance à lui attribuer.



Saint-Augustin

Joël Pralong
*Un évangile pour
les séparés
les divorcés
les remariés*

 Fr. 27.–



YVAN MUDRY
L'ARGENT TROMPEUR



Yvan Mudry
*L'argent
trompeur*

 Fr. 28.–



Geneviève
de Simone-Cornet
*Au pas
des jours*

Chroniques
du temps présent

 Fr. 27.–

Isabelle Perrenoud
Viens, vis, aime !

De l'errance
au baptême,
de la nuit
à la lumière

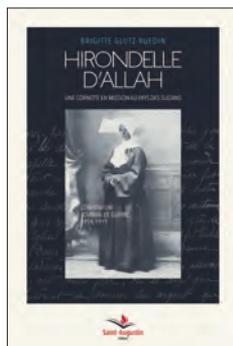
 Fr. 32.–



Brigitte Glutz-Ruedin
Hirondelle d'Allah

Une cornette en mission
au pays des sultans

 Fr. 32.–



Isabelle Prêtre
*Laissez-moi
vous présenter
quelqu'un*

 Fr. 32.–